

- ODOTEQ / CRISSO -

**MAIS QUI A DIT QU'ELLE
N'EXISTE PAS**

(2011)



MAIS QUI A DIT QU'ELLE N'EXISTE PAS

Elle est dans le fond de tes yeux
À la pointe de tes lèvres
Elle est dans ton corps réveillé
Dans la fin du péché
Dans la courbe de tes flancs
Dans la chaleur de ton sein
Au plus profond de ton ventre
Dans l'attente du matin

Elle est dans le rêve réalisé
Elle est dans le pistolet-mitrailleur poli
Dans la joie, dans la rage
Dans la destruction de la cage
Dans la mort de l'école
Dans le refus du travail
Dans l'usine déserte
Dans la maison sans porte

Elle est dans l'imagination
Dans la musique sur l'herbe
Elle est dans la provocation
Dans le travail de la taupe
Dans l'histoire du futur
Dans le présent sans histoire
Dans les moments d'ivresse
Dans les instants de mémoire

Elle est dans le noir de la peau
Dans la fête collective

Elle est là où on prend la marchandise
Elle est là où on se prend par la main
Dans les jets de pavés
Dans l'incendie de Milan
Dans les coups sur les fascistes
Dans les pierres sur les blindés

Elle est dans les rêves des voyous
Dans les jeux des enfants
Dans la connaissance du corps
Dans l'orgasme de l'esprit
Dans l'envie dévorante
Dans le discours transparent.

Qui a dit qu'elle n'existe pas
Qui a dit qu'elle n'existe pas

Elle est dans le fond de tes yeux
À la pointe des lèvres
Elle est dans le pistolet-mitrailleur poli
Dans la fin de l'État

Elle existe, elle existe. Oui qu'elle existe.
Mais qui a dit qu'elle n'existe pas...

Ma chi ha detto che non c'è,
Gianfranco Manfredi, 1977

ODOTEQ / CRISQ

**MAIS QUI A DIT QU'ELLE
N'EXISTE PAS**



Ma chi ha detto che non c'è, Odoteo / Crisso, l'oro del tempo, 2011.

Novembre 2025

anachronique@riseup.net
anachroniqueeditions.noblogs.org

« Peut-être que la destinée des anarchistes c'est de succomber sous l'effort titanique de transformer les masses en individus »

Si quelqu'un exprimait déjà cette crainte il y a un siècle, quand la question sociale incendiait le cœur de millions d'êtres humains et que l'histoire devait encore accoucher de la révolution russe de 1905 et de 1917, de la Settimana Rossa et de l'occupation des usines, de Spartakus et de la révolution espagnole, à quelles conclusions devraient aujourd'hui en arriver les amants de la liberté absolue ?

Au début du troisième millénaire, face au prétendu « homme unidimensionnel » produit en série par la société technologique, face à ce consommateur invétéré de marchandises et mastiqueur de lieux communs, collectionneur de gadgets et amateur de reality-show, aspirant carriériste et potentiel indicateur de la police, l'ancienne intuition perd son caractère hypothétique et se consolide en certitude. Triste, douloureuse, brutale.

Cela en vaut-il la peine ? Quel sens cela peut-il avoir pour réveiller la singularité des individus, de courir après leur unicité, quand ceux-ci ressemblent toujours plus à des pandas sur le seuil de l'extinction ? Par ailleurs, tous les efforts accomplis pour arracher l'être humain des engrenages de la reproduction sociale risque quotidiennement de recommencer à zéro. Unicité, tu es belle et chaude comme l'anarchie sous le soleil de juillet de Barcelone. Un bref été qui doit ensuite laisser la place au gel d'un hiver social... intermi-

nable ? Il faut en prendre acte : de la même manière qu'il existe un grand nombre de personnes soi-disant libres et indépendantes qui paieraient afin de se faire acheter, il y a aussi un grand nombre d'individus qui ont hâte de devenir des masses.

Il s'agit d'un constat désolant, qui pousse à ne perdre ni temps ni énergie pour conserver ce qui, ne pouvant pas vivre, est destiné à périr. Les pandas peuvent bien susciter la sympathie et la tendresse, mais il n'y a pas d'espoirs pour eux, ils n'ont pas d'avenir. Enfermés dans leurs ghettos à survivre, ils ne vont nulle part. Les caméléons, au contraire... pour le coup eux ce sont des animaux sur lesquels parier. Leur aspect est un peu moins appréciable, mais au moins ils ne risquent pas de s'éteindre. Ils jouent de la ruse, eux, ils prolifèrent parce qu'ils savent se camoufler dans le milieu environnant. En caméléons, peut-être, le destin des anarchistes est de triompher dans l'effort modeste de transformer les individus en masse. Et même, sans peut-être. Il suffit de ne pas insister pour se différencier, il suffit de se conformer.

Après l'unique et sa propriété, le Similaire et sa Communauté. Ce n'est pas un hasard si un vieux socialiste réformiste se moquait de ceux qui ne se rendent pas compte qu'« en politique il faut être de son temps ou mourir ». L'incendiaire d'hier doit être prompt à endosser aujourd'hui l'uniforme du pompier, demain il pourra toujours se mettre le passe-montagne du guérillero et après-demain se présenter aux élections en costard. Il suffit de savoir cultiver les amitiés justes. C'est la politique, beauté. Il faut être habile pour enfourcher la vague, si on ne veut pas rester submergés. À prendre ou à laisser.

Et nous laissons volontiers. Nous avons déjà laissé dans le passé, quand les choses conservaient encore une lueur de signification, nous ne voyons pas de raison pour ne pas continuer à laisser aujourd'hui encore, quand tout devient une farce indécente. Les chroniques du Palais et les bulletins du Mouvement se ressemblent de manière toujours plus déprimante, la classe politique martèle le

même refrain : la situation est difficile mais les résultats obtenus sont encourageants, ceux qui rament contre sont des irresponsables, il faudrait plus d'optimisme, on aperçoit des signaux de reprise, et vive la politique du faire, il faut obtenir des résultats concrets, il est interdit de déranger l'opérateur, la critique n'est permise que si elle est faite avec respect, c'en est assez des préjugés idéologiques, dans les moments de crise il faut être cohérents, il faut éviter les attaques personnelles, mettre les provocateurs à la porte... Et dans les cas extrêmes, quand la confiance vient à manquer, quelqu'un peut toujours recourir à la vente de services.

En proie au dégoût pour cette double réalité artificielle, bruyante et envahissante avec son marketing médiatique et télématique, nous éprouvons l'exigence d'en finir. Non seulement avec les nocivités et le « monde qui les produit », mais aussi avec la misère affligeante et le mouvement qui la génère. Entre autres parce que nous considérons qu'il y a un lien profond entre ces deux aspects, à savoir que dévastation du monde extérieur et massacre du monde intérieur vont de pair. Les fleuves s'assèchent au rythme de la fantaisie. Les jungles sauvages sont déboisées au même titre que la forêt des rêves. Les glaciers fondent comme l'utopie. Mais tandis que beaucoup se plaignent des catastrophes environnementales, seuls quelques-uns se soucient des désastres émotionnels. Est-ce une simple coïncidence si la diffusion des OGM alimentaires a lieu en même temps que celle des OGM conceptuels ? Cependant une certaine préoccupation n'est réservée qu'aux premiers.

Ceux qui comptent réagir à cette situation ne peuvent pas accepter la ritournelle selon laquelle « Il n'y a rien d'autre à faire que ce que l'on fait déjà. On peut seulement faire plus ». Rester à l'écart, des nocivités industrielles comme de la misère militante, est en train de devenir une précaution minimale d'hygiène physique et mentale. Pour saisir la perspective, il faut savoir se tenir à une certaine distance.

En faisant ainsi nous n'irons nul part ? C'est possible. Mais nous

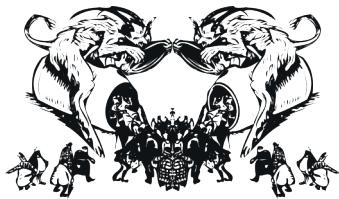
INTRODUCTION

préférions la solitude de la dérive aux pompes institutionnelles des débarquements.

Cela reste entre nous : si nous n'irons nul part c'est uniquement parce que nous comptons bien persévéérer dans notre refus d'arriver. Nous nous obstinons à rester attachés à l'idée démodée selon laquelle on ne peut pas servir et subvertir en même temps, on ne peut pas être à la fois ambassadeur et poète. Nous avons méprisé hier ceux qui d'un côté exaltaient la révolte armée et de l'autre conseillaient les ministres faits maison, ceux qui applaudissaient le black block à Seattle et le calomniaient quand il brisait les vitrines à Gênes ; nous méprisons aujourd'hui ceux qui considèrent que l'action directe rime – quand le suggère la stratégie – avec le réformisme vert, avec les remises de pétitions aux administrations municipales, ou avec la tolérance vis-à-vis des politiciens ou des religieux. Entre les premiers et les seconds, y a-t-il peut-être une différence ? Rien qu'une compétition alternée par une collaboration occasionnelle.

Malgré les rumeurs, nous non plus nous ne sommes pas idéologiques. L'opportunisme politique, qu'il se cache sous la fauille et le marteau ou qu'il s'exhibe de temps en temps sous un A cerclé, nous répugne tout autant. Nous laissons à d'autres, à ceux qui sont hantés par l'urgence d'être adapté, à la hauteur de ces temps de merde, le plaisir de se vautrer dans cette puanteur.

De l'air, de l'air, fût-ce – une nouvelle fois – seuls contre tous. Aucune rupture ne sera aussi souhaitable que celle qui permettra d'aller à la recherche de l'or du temps, et de ne pas s'abrutir en faisant des affaires avec son plomb.



Place au possibilisme

*« Faite en sorte d'obtenir ce que vous aimez,
autrement vous serez contraints d'aimer ce que vous obtenez »*

Parfois la vie offre de drôles de situations. Alors que nous écrivons ces lignes tous les médias régurgitent des nouvelles sur les révoltes qui sont en train d'éclater un peu partout en Europe. Après la Grèce, qui n'a jamais cessé de brûler depuis l'assassinat d'Alexis il y a deux ans, la rage de la contestation est en train de se diffuser à travers le reste du vieux continent. La France a été récemment secouée par le énième grand mouvement de protestation qui a conduit, entre autres, au blocage des dépôts de carburant, au sabotage des réseaux électriques et télévisuels, à l'incendie de nombreux bâtiments institutionnels et marchands. Et tandis que le gouvernement recourrait à la main lourde, la majorité du pays s'est rangée du côté des manifestants. Deux semaines de désordre ayant éclaté dans différentes villes avec un bilan de presque 2300 arrestations. Même l'Angleterre commence à perdre son flegme légendaire, et ses rues se remplissent de personnes furieuses contre les mesures d'austérité. Ceux qui en font les frais, pour le moment, c'est surtout le siège du parti conservateur, assailli et dévasté par des milliers d'enragés. Quant à l'Italie, entre les charges contre les pasteurs sardes, qui occupaient les voies de communication, et les nuits de guérilla à Terzigno contre de nouvelles et d'anciennes décharges, entre les travailleurs grévistes et les cortèges enflammés des étudiants, pour ne pas parler des protestations grandissantes dans les CRA, on ne peut pas dire que règne le calme social. D'ailleurs, quand ce sont les agents de police eux-mêmes qui manifestent leur mécontentement face aux grilles de la résidence privée du Président du

Conseil, c'est le signe que les extincteurs cessent de fonctionner les uns après les autres.

Toutefois, précisément maintenant que les eaux sont finalement en train de s'agiter après des années de calme plat, parmi les anarchistes qui étaient le plus enclins aux hypothèses insurrectionnelles, depuis un certain temps il souffle un certain vent de révisionnisme. Il ne s'agit pas encore d'une abjuration explicite, de grâce, mais on remarque une volonté de renouvellement et de recherche de « modernité ». Étant donné que l'insurrection qui vient dans le présent ne ressemble pas à celle qui n'est pas arrivée dans le passé, s'avance peu à peu l'exigence de se débarrasser de la seconde pour mieux accueillir la première. Tout ce qui semble démodé – méthodes, fins, langages – mieux vaut le mettre dans le grenier et l'enfermer à double tour dans le coffre des souvenirs. Et, comme tous les révisionnismes, celui-ci aussi fait de la *réalité* son cheval de bataille. En inversant la proportion chère à Bakounine, il semble que désormais on aspire à une révolution faite de trois quarts de réalité et d'un quart de fantaisie (et quelle fantaisie!). Finies les utopies avec des désirs singuliers à explorer et à réaliser, il ne reste que les pragmatismes avec des besoins collectifs à organiser et à satisfaire. Les vieux maîtres de l'opportunisme libertaire rigoleraient en voyant leurs acrobaties dialectiques être imitées par ceux qui auparavant les détestaient. Et pourtant, dans les milieux anarchistes autrefois réfractaires à tout calcul politique, on ressent la même exigence de mise à jour méthodologique qui sous-tend le progressif réexamen des perspectives générales. Le même souci de résultats pratiques qui conseille des alliances stratégiques adaptées. La même utilisation de la critique de l'idéologie comme levier pour mettre en discussion ce qui, jusqu'à hier, était considéré comme primordial. Quelqu'un se souvient-il de ce que Camillo Berneri écrivait dans sa polémique avec les abstentionnistes ? « Un anarchiste ne peut que détester les systèmes idéologiques fermés (théories qui s'ap-

pellent doctrines) et ne peut que donner aux principes une valeur relative ». Tandis que, selon Sébastien Faure, accouru en défense d'une loi de l'État contre la pieuvre cléricale, celui qui « est toujours *contre* la loi et *pour* la révolte... n'est pas un anarchiste, mais un dogmatique ». Voilà, aujourd'hui, de telles argumentations sont utilisées pour inciter les anarchistes à une insurrection qui mette l'anarchisme de côté.

C'est peut-être que l'herbe du voisin est toujours plus verte (d'ailleurs, n'est-ce pas à l'étranger que les idées insurrectionnelles anarchistes italiennes trouvent actuellement un terrain plus fertile?), c'est peut-être que pour devenir adulte il faut tuer ses parents, c'est peut-être que la vanité joue trop souvent de mauvais tours, c'est peut-être que les moments cruciaux de l'histoire ouvrent la voie à toute transition et transaction, reste le fait qu'ici et là commencent à se faire sentir les premières invitations au réexamen, à la reconsideration, à la révision. Des invitations timides, menées avec précaution, par rebondissement, en important des critiques d'autrui ou en formulant les siennes uniquement ailleurs. Les résultats laissent perplexes, tellement ils sont discordants. Comme cela arrive à ceux qui voudraient entonner le *De Profundis* sans se souvenir ni du motif ni des paroles.



De dehors à dedans

« *Grise, mon ami, est toute théorie,
vert est l'arbre d'or de la vie* »

Après en avoir dégusté il y a quelque temps un extrait sur internet qui avait éveillé notre curiosité, nous sommes enfin parvenus à lire en entier la brochure *Épidémie de rage en Espagne (1996-2007)*, des éditions « laramaccia » de Teramo. Il s'agit de la traduction d'un texte apparu en 2008 sur la revue espagnole *Resquicios*, signé Les Tigres de Sutullena. Il faut ici remarquer, et on comprendra par la suite la raison, que *Resquicios* est la revue qui se propose de continuer dans la péninsule ibérique l'oeuvre de *los Amigos de Ludd*, s'étant donc distingué par une critique industrielle plutôt proche de la critique des post-situationnistes français de l'*Encyclopédie des Nuisances* (la dette vis-à-vis de Jaime Semprun est déclarée explicitement par les rédacteurs de la revue de Bilbao).

La prémissse de ce texte est stupéfiante. En deuxième de couverture les traducteurs font précéder leur travail d'une note éditoriale dans laquelle, à propos des extraits italiens cités dans le texte, on lit textuellement : « il nous semble que dans certains cas, la reproduction partielle et l'extrapolation de certaines phrases visent à modifier le sens par rapport aux textes originaux, pour cette raison nous invitons les compagnons à les comparer avec les versions complètes ». Ça commence bien ! Les traducteurs/éditeurs ressentent eux-mêmes le besoin de prendre des précautions et d'avertir le lecteur que l'utilisation des citations de textes italiens de la part des auteurs espagnols est pour le moins désinvolte, puisqu'ils en déforment le sens original selon leurs

grès. Grâce à une sélection équilibrée des paroles à citer et à un usage attentif des points de suspension, on le sait, il est possible de faire dire tout et n'importe quoi à un texte. Avant même de commencer la lecture, une première question se pose déjà : mais alors, si on signale dès le début l'incorrecteur de ses arguments, pourquoi reproduire ce texte ? Quel sens cela a-t-il – comme ils le font dans l'introduction – de souhaiter la reprise et l'approfondissement de la réflexion et de la discussion entre anarchistes, une confrontation sérieuse et franche, pour ensuite proposer comme piste une analyse qui recourt à la manipulation mais dont on chante les louanges en raison de l'intention qu'elle se donne ? N'aurait-il pas été mieux de publier une critique plus « honnête » ?

Voilà pour le commencement, ce qui suit va de mal en pis. Il semblerait que les Tigri di Sutullena ne sont pas plus intéressés que cela à critiquer les idées insurrectionalistes telles qu'elles se sont manifestées en Italie, à propos desquelles ils admettent par ailleurs leur connaissance partielle et reconnaissent la « richesse des nuances ». Mais ils ne tolèrent pas qu'elles aient pu prendre pied et se développer dans leur pays.

Ce qu'ils n'arrivent pas à avaler c'est qu'en 1996 – suite aux séquelles qui ont suivi l'arrestation à Cordoba de quatre compagnons, dont trois italiens, pour un braquage de banque –, l'irruption de telles idées a réussi à remuer les eaux stagnantes du mouvement anarchiste espagnol, sclérosé depuis des décennies par le bureaucratisme organisatif (la « espagnolite », comme le désignaient les anarchistes italiens dans les années 50). Comment est-il possible que des théories qualifiées à plusieurs reprises de « vagues », en plus de déchaîner une épidémie de rage en Espagne, aient réussi là où la « plus grande solidité théorique » de la critique anti-industrielle a échoué, c'est-à-dire à poser « les questions auxquelles chacun de nous tentait de répondre pendant ces années » devenant ainsi « point de rencontre et dénominateur commun » ? À la

limite, « l'éphémère mode idéologique » du primitivisme ça peut encore aller, et que soit toujours loué « l'impact considérable » des « théories situationnistes » (à noter que tout ce qui rappelle l'anarchisme est de l'idéologie regrettable, tandis que ce qui découle du marxisme est de la théorie respectable), mais comment certains jeunes compagnons espagnols osent se passionner pour les « incitations à l'action, à la rupture violente vis-à-vis de la routine quotidienne, à la « cohérence », au dépassement de soi pour s'extraire du troupeau, au courage, etc. » ? C'est incroyable qu'ils trouvent la « critique de la bureaucratisation, de l'immobilisme et du dogmatisme » plus intéressante que la nausée spéculative inspirée de ceux qui, après avoir fait l'inventaire nécessaire de la catastrophe en cours, concluent immanquablement qu'il n'y a plus rien à faire et condamnent tout acte de révolte. Est-il possible qu'ils veuillent lancer des molotovs contre ce qui existe plutôt que de lâcher des soupirs de nostalgie pour ce qui était ? Quelle folie, préférer les excitants au bromure !

Ayant pris acte du sang encore trop bouillant de leurs conations, à partir de 2001 les critiques anti-industriels espagnols se sont organisés et efforcés de se différencier de leurs camarades de cordées français. Pour éviter des rapprochements peu gratifiants avec les intellectuels militants du savoir des Lumières, les encyclopédistes, ils ont préféré évoquer comme point de référence le rude Ned Ludd. Il est vrai que leur référence au luddisme se partagent entre apologies et distinctions subtiles. D'un côté ils proclament la nécessité du sabotage – mais seulement pour ralentir la course folle de la domination et donner ainsi le temps à la « sécession » de s'organiser dans un « archipel d'oasis » –, d'un autre côté ils soulignent que le luddisme a accompagné l'aube de la Révolution Industrielle ; au moment de son crépuscule, à l'inverse, il faut regarder avec suspicion « l'apparition d'un neo-luddisme vulgaire qui se profile aujourd'hui », étant donné qu'il « deviendra le parfait reflet de la société industrielle qu'il prétend sub-

vertir » (*Los Amigos de Ludd*, n°2). Pouah, ça craint ! Pour jouir de leur estime, avant de lancer les sabots dans les engrenages, un mouvement d'opposition à la technologie doit apprendre à le faire avec classe, sans tomber dans la vulgarité. Il doit savoir être cultivé, raffiné, brillant. Des qualités qui s'acquièrent naturellement en lisant les bulletins de *los Amigos de Ludd*, qui à propos de leur « niveau opérationnel » prennent soin de préciser dès le premier numéro : « pour le moment nous nous limitons à répandre un discrédit salutaire vis-à-vis de la société industrielle ». Cette expérience finie, il semblerait que *Resquicios* ait partiellement pris le relais. Cela pourrait s'arrêter là, dans un grand fou rire. Ces félin espagnols, quels rigolos ! Même pas effleurés par la tentation démoniaque d'utiliser leurs pensées hostiles envers ce monde non seulement pour se préparer au *day after*, il ne leur reste qu'à se plaindre du fait que dans leur pays « on ignorait complètement la nécessité et la valeur de la théorie, ce qui n'est pas étonnant étant donné l'anti-intellectualisme de l'anarchisme espagnol ». Voilà pourquoi ils font passer le fruit de leur rivalité de boutiquiers pour de l'autocritique constructive.

[Cela vaut la peine de rappeler que ce texte s'insère à l'intérieur d'une croisade plus vaste contre les idées insurrectionnalsites italiennes, menée par ceux qui dans cette bataille ont fait étalage de leur envergure. Par exemple le paladin ibérique de la critique anti-industrielle, l'ineffable Miguel Amoros, a consacré en 2007 un essai à Alfredo Bonanno dans lequel nous découvrons entre autres que le fondateur des éditions *Anarchismo* se serait plus d'une fois approprié les idées d'autrui, en passant du « contre-pouvoir » cher à Toni Negri à la « fête révolutionnaire » vantée par l'I.S. (?) ; tandis qu'en 2008 l'auteur anonyme de *Los ilucciones insurreccionalistas* a estimé utile de soigner la peste italienne en cherchant la petite bête dans un article... états-unien]. Comme si cela ne suffisait pas, après s'être plaint de « l'ignorance absolue » qui les entoure, fruit de la passion juvénile pour Inter-

net capable de n'apprécier que l'éphémère, comme n'importe quel Wikipedia (ou une quelconque Fédération Anarchiste en quête d'hérétiques) les Tigres définissent l'insurrectionnalisme comme « une nouvelle composante de l'anarchisme » dont le discours en Italie « s'est développé graduellement depuis les années soixante-dix » (*sic!*). Et Cafiero, Covelli, Ciancabilla, Galleani ou Schicchi ? Et l'*Avenir Anarchico* ou l'*Adunata dei Refrattari* ? – qui donc les connaît ?

Face à une si grande mesquinerie, que faisons-nous ? Nous enterrons leur « analyse dialectique » dans la partie la plus honteuse de nos bibliothèques ? Au fond, toutes leurs observations sont dédiées à un contexte qui nous est totalement étranger. A bien y penser, non, nous ne sommes pas disposés à cela. C'est vrai qu'il s'agit d'un texte spécifiquement espagnol, mais c'est aussi vrai qu'il a été mis en circulation ici en Italie. C'est vrai que ses auteurs s'en prennent à la « très mauvaise adaptation espagnole du discours insurrectionnaliste » italien, avec « sa traduction grotesque sur le sol ibérique », mais il est aussi vrai que selon eux cette « mécompréhension » n'est absolument pas due à une spécificité locale. Ceux-ci soutiennent « que la plupart des obstacles résidaient en bonne partie dans la faiblesse de ce discours théorique, dans son incapacité à décrire la réalité que nous connaissons, dans sa racine individualiste, son avant-gardisme à peine dissimulé, son imprécision volontaire, son manque de logique et de rigueur ». Et quand les éditeurs italiens déclarent que ce texte mystificateur mérite de l'attention en raison de son « objectif sûrement ambitieux : celui de mettre en discussion son arsenal théorico-pratique et les expériences de lutte acquises », quand les auteurs espagnols saluent l'insurrectionnalisme anarchiste car il a « donné une secousse électrique à l'anarchisme officiel, assoupi », pour s'empresser d'ajouter que « l'erreur serait aujourd'hui de persister dans des positions qui ont été éprouvées dans la pratique et y ont trouvé leurs limites », il devient évident que ce re-

gard rétrospectif ressemble un peu trop aux éloges funèbres qui précèdent l'enterrement. Voilà pourquoi, laissons tomber les salamalecs adressés aux idées insurrectionnalistes anarchistes qui de toute façon ne flattent personne, et passons aux tristes commodités que ce texte contient. En mettant de côté les affirmations précises sur la situation espagnole, que nous ne connaissons pas assez et sur laquelle nous nous permettons de n'exprimer aucun avis, affrontons ce qui est ouvertement défendu dans ce texte.

Nous connaissons trop bien la rhétorique anti-anarchiste du marxisme rance qui privilégiait les flèches contre ces « intellectuels petits-bourgeois » qui rêvent d'un monde sans autorité. Les années passant, l'accusation principale adressée aux anarchistes a été modifiée (c'était toujours plus difficile de cacher que les intellectuels petits-bourgeois préféraient le marxisme à l'anarchisme), et on les a alors accusés d'être idéologiques. L'idéologie – un ensemble d'idées fermées, vieilles, invariantes, cristallisées dans un dogme face auquel s'agenouiller. Pour le reste, le train-train habituel : les anarchistes restent ignorants, inconséquents, superficiels, peut-être de bonnes volontés, souvent bons comme main-d'œuvre mais rien de plus, n'étant pas pourvus de cette théorie parfaite en mesure de remuer les masses et de les pousser à accomplir leur mission historique. Les Tigres de Sutullena, en quête d'originalité, s'unissent à ce vieux chœur en y mêlant leurs rugissements puissants. Sortis des entrailles pro-situs désormais éteintes, ils savent bien qu'ils ne peuvent pas se permettre les manières à la va-vite d'autrefois. Voilà pourquoi chaque gifle doit être suivie d'une tape amicale, donnant vie à un raisonnement tortueux plein de contradictions et de contresens. D'un côté, ils annoncent que l'insurrectionnalisme anarchiste « n'a pas imposé de réponse à tout comme l'aurait fait n'importe quel dogme » et que celui-ci « est loin d'être une doctrine structurée », de l'autre, ils le qualifient plusieurs fois d'« idéologie ». Ils aimeraient « sou-

ligner une série d'implications positives » présentes par exemple dans l'organisation informelle, mais seulement « à côté de ce qu'il y a de négatif dans cette approche » (c'est-à-dire ? Ils oublient de nous le dire). Ils sont horrifiés face à l'importance attribuée à l'individu, mais admettent ensuite « que dans les conditions actuelles, un combat anticapitaliste et révolutionnaire ne doit pas attendre les « masses », l'adhésion de larges secteurs de la population, ni leur confier toutes ses espérances ». Ils approuvent le « refus de l'aliénation de la militance » typique des idées insurrectionnalistes, mais le liquident ensuite comme une « dérive existentialiste ».

C'est la démarche chancelante typique de tous les soi-disant marxistes libertaires, avec leurs pieds énormes chaussés dans deux chaussures de dimension et de facture différentes. Ils n'aiment pas beaucoup l'autorité qui les a déçus, ce qui les rend parfois sympathiques, mais ils n'osent pas la détester en faveur de la liberté, ce qui les rend souvent pathétiques. L'anarchisme les attire en même temps qu'il les répugne, restant une énigme irrésoluble. Parfois, en proie aux morsures de la faim et ayant besoin d'énergies fraîches, ils s'en rapprochent pour s'en nourrir. Mais c'est une bouchée trop indigeste pour eux : à peine l'ont-ils avalé qu'ils ne peuvent pas s'empêcher de le recracher recouvert de leur bave. Leurs critiques, dont ils sont persuadés de la radicalité, s'avèrent embarrassantes à cause de l'évidente incompréhension totale de l'objet pris en considération. Par exemple, comment est-il possible de sermonner des utopistes déclarés pour leur manque de réalisme ? Quel sens cela a-t-il de défendre que l'insurrectionnalisme « comme théorie politique comporte des limites considérables : à celles intrinsèques à l'anarchisme il ajoute les siennes », sachant que celui-ci fait de la négation de la politique une de ses caractéristiques ? On pourrait faire le même discours à propos de la ridicule accusation qui lui est adressé d'être « déterminé clairement un sujet collectif susceptible de mener à bien l'attaque

contre le système ». Chers petits tigres, faites-vous une raison : ce sujet collectif identifiable dans l'éprouvette de laboratoire de la théorie radicale n'existe pas. Il est inutile que vous restiez à la fenêtre en attente du Père Noël et de ses reines qui viendront vous offrir la révolution. De telles observations nous font penser à ces staliniens vifs d'esprit qui reprochaient aux anarchistes de ne pas vouloir de hiérarchies et de ne pas donner d'ordres.

Que dire ensuite de l'évocation de cet ectoplasme appelé « individualiste avant-gardiste » ? Il s'agit déjà en soi d'une contradiction des termes : si l'on ne fait pas partie d'une armée, on ne peut être ni à l'avant-garde ni à l'arrière-garde. L'individu en révolte est poussé par sa propre conscience et par ses désirs, et non pas par les calculs politiques de ceux qui sautillent en avant en pensant être des stratégies doués capable de guider les masses (autre tic typique des situs) ; il ne prévoit pas le futur en observant le vol des mouvements sociaux, en ouvrant les viscères des crises politiques ou en lisant le fond des bilans économiques, à la recherche d'un signal annonciateur. Voilà pourquoi, plutôt que d'attendre une révélation qui n'arrivera jamais, l'anarchiste fait de sa vie un lieu de la guerre sociale.

Dans l'étalage de leur opposition à l'individu, les Tigres de Sutullena font bien comprendre de quel cloaque ils proviennent : « le “rebelle” de l'idéal insurrectionnaliste est un héros tragique. Son héroïsme réside dans un effort ininterrompu pour se libérer de toute adhésion au système. Sa tragédie dérive des conséquences pratiques et directes d'un tel engagement, et d'un rapport de force si inégal qu'il ne laisse aucun espoir ». « Héros tragique » est le même terme que celui utilisé avec mépris par l'historien marxiste Eric Hobsbawm vis-à-vis de Sabaté, un autre anarchiste espagnol qui n'a jamais voulu convenir qu'il est bien mieux de se résigner constamment au système si l'on veut éviter de désagréables conséquences pratiques et directes. À bas la certitude de « l'odyssée personnelle », et vive l'espoir dans une retraite sociale !

Et s'il faut vraiment défier les rapports de force (après tout, ne répandent-ils pas des litres d'encre en répétant jusqu'à l'ennui que l'humanité se trouve à un pas du gouffre ?), le préalable indispensable est que ceux-ci ne soient pas « trop inégaux ». *D'abord faire nombre, gros nombre, puis passer à l'attaque.* Aussi parce que « Cet « individu en lutte », dépourvu d'orientations stratégiques et de références collectives, est contraint de rechercher les motifs de sa révolte en son for intérieur ». Et cela dénote un manque de « pudeur » qui le conduit à agir indépendamment des « conditions historiques et sociologiques ». Quel scandale ! Mais on déconne ou quoi ? Comment ose-t-on chercher en son for intérieur le sens de son existence, au lieu de se mettre au service d'une entité collective abstraite indiquée par la classe intellectuelle ? Comment se permet-on de tenter d'influencer les événements au lieu de se limiter à être influencés par eux ?

Donc, si l'anarchiste agit tout seul, il est condamné en tant que héros-tragique-individualiste-avant-gardiste. Et s'il agit en s'insérant à l'intérieur des luttes sociales plus larges ? Alors il est à condamner à cause de son « intention d'utiliser ces luttes en parasite, comme plateforme pour faire avancer sa propre idéologie ». L'anarchiste bâtard n'a pas d'échappatoire. Ou bien c'est un couillon, ou bien c'est une tique. À peine fait-il un mouvement que les tigres le déchirent. Ce qui les rend furieux c'est aussi bien son « attaque diffuse détachée de tout conflit concret, de toute revendication » (comme le démontrent largement les attaques de pylônes à l'époque des luttes antinucléaires...), que son « mépris absolu envers l'autonomie des luttes sociales » (que l'anarchiste dépravé voudrait utiliser comme rossignol pour forcer l'ordre éthique, au lieu de marcher à leur pas en brandissant respectueusement leurs revendications partielles). En somme, « l'insurrectionnalisme n'a pas envisagé une voie qui aurait été d'un bien plus grand intérêt : une pratique du sabotage guidée par des considérations stratégiques, elles-mêmes liées à des in-

térêts collectifs, une pratique qui n'aurait pas forcément besoin qu'existent a priori des mouvements sociaux, mais qui serait en tout cas attentive à leur apparition et respectueuse de leur déroulement ». Dommage que, au-delà de l'utilisation de certains termes sacrément gênants, il s'agit là très précisément de l'hypothèse insurrectionnaliste telle qu'elle s'est développée pendant plus d'un siècle. Le fait qu'il existe des anarchistes qui, tout en se réclamant de l'insurrectionnalisme, aient préféré dans la période récente battre d'autres sentiers en arrivant aussi à un combat singulier avec l'État, s'inscrit dans l'évidence de la diversité : logique ou « dégénération », il s'agit néanmoins d'une toute autre affaire. Les braves tigres ont beau fragmenter les textes italiens cités, leur signification est claire. Puisque la domination ne disparaîtra pas toute seule, une révolution reste nécessaire. Et il n'y a jamais eu de révolution sans insurrection. Attendre la naissance d'un mouvement de masse explicitement illuminé par la solide théorie anti-industrielle, ou commencer à se remuer à l'attaque dès à présent dans la conscience que même un petit fait (après tout, l'épidémie de rage en Espagne est née d'un braquage qui a mal tourné) peut provoquer certains bouleversements ? Pour certains anarchistes cela ne fait pas de doutes. Agir tout seul, en cherchant à intervenir dans des contextes qui plus vraisemblablement pourraient s'enflammer (combien rappellent que les luttes de masse actuelles en Val Susa ont été *aussi* fécondées par des sabotages individuels?). Ou bien agir en participant à des luttes déjà en cours, des luttes qui peuvent avoir un objectif partiel et sectoriel mais qui nous touchent directement et qui, de par leur nature, pourraient se radicaliser. Agir, avec les idées et avec les faits, à la lumière du soleil et à la faveur des ténèbres, chacun suivant d'une fois à l'autre ses penchants, mais sans jamais abandonner ses contenus. Allumer des étincelles, souffler sur le feu, dans ce monde qui est en train de devenir une poudrière. S'ils vivaient dans la jungle, les tigres seraient sauvages. Ils sau-

raient instinctivement que la liberté est synonyme d'aventure et de risque. En vivant à Sutullena, se sont des tigres domestiqués. Ils mangent quand quelqu'un leur donne à manger, et ils passent le reste de la journée à tourner en rond dans leur cage, en ouvrant grand la gueule à ceux qui ne jouissent pas de leurs sympathies. Ils aspirent à la liberté, mais ils n'osent pas tenter de la conquérir par peur du fouet. Ils sont rusés, eux, ils attendent le moment propice, quand *quelque chose d'extérieur* ouvrira par enchantement les barreaux : l'arrivée des conditions historiques objectives adéquates, l'identification sociologique d'un sujet collectif révolutionnaire, la formulation érudite d'une théorie radicale globale. Et ils attendent, ils attendent, ils attendent...

Que de telles sornettes aient été publiées en Espagne par *Resquicios* et repris en italien par le site le plus situs, on peut le comprendre. Il s'agit là de personnes qui s'évanouissent à la fin de la 220ème thèse de la Bible : « la critique qui va au-delà du spectacle doit *savoir attendre* ». Mais la raison pour laquelle ce sont des anarchistes qui l'ont imprimé ici en Italie – et non pas dans le but de se marrer un bon coup, mais plutôt d'alimenter la réflexion entre compagnons ! – eh bien, cela constitue presque un mystère pour nous. Pas bien drôle, plutôt triste.



De dedans à dehors

« *De temps en temps, y compris dans notre camp, il arrive quelqu'un qui, tout en protestant qu'il conserve toujours les mêmes idées et est toujours disposé à combattre pour leur triomphe, annonce à grand son de cloche la nécessité d'une révision tactique et doctrinale. Nous confessions immédiatement que ces annonces nous font toujours au début une désagréable impression, et nous semblent suspectes... Qu'on nous excuse si nous sommes devenus particulièrement suspicieux, d'autant plus que le soupçon ne concerne pas la sincérité et l'honorabilité personnelle desdits innovateurs mais est plutôt l'impression que ceux-ci sont dans un état d'âme spécial qui leur fait croire de corriger et d'améliorer ce qu'en réalité ils désavouent et détestent déjà sans en avoir encore une conscience claire.* »

En laissant derrière nous Sutullena et en traversant les Pyrénées, on arrive en France. C'est de là que provient *À corps perdu*, revue anarchiste internationale dont est récemment sorti le troisième numéro, qui contient un dossier sur l'insurrection. L'aspect international déclaré de cette publication n'est pas du tout une vantardise, puisque parmi ses rédacteurs il y a des compagnons provenant de différents pays et qu'en plus de la version française des traductions dans d'autres langues sont imprimées (il manque encore la version italienne). Quant à son contenu, *À corps perdu* naît de l'exigence de « dépasser la nécessaire agitation du quotidien des luttes pour prendre le temps de l'approfondissement et aiguiser nos armes [...]», porter une perspective anarchiste qui parte de l'individu pour la relier à l'antagonisme social quotidien, retrouver le goût d'une subversion affranchie des classiques de la critique autoritaire, même hétérodoxe. En somme, débarrassée

de la *politique* ». Rien à voir avec les félinis ayant grandis nourris par les post-pro-situs, en somme. En feuilletant *À corps perdu*, on se sent profondément à l'aise.

Nous nous sommes ainsi hâtes de lire dans le dernier numéro le dossier central dédié à l'insurrection, réalisé parce qu'il est « devenu plus que nécessaire de recommencer à réfléchir aux possibilités présentes et futures ». Indubitablement. Et puisque « au même titre que la société est dynamique, la théorie et la praxis révolutionnaires doivent le redevenir à leur tour », puisque le schéma classique « agitation, mécontentement, prise de conscience, émeute, insurrection, révolution » est en train de sauter, on n'engagera jamais trop tôt une discussion élargie sur les perspectives qui sont en train de s'ouvrir et sur la manière d'intervenir. Animés du meilleur état d'esprit nous commençons la lecture du premier texte de ce dossier, intitulé *Quatorze points sur l'insurrection*, davantage intrigués par le fait que les références présentes révèlent son pays de provenance : l'Italie. [Il ne s'agit cependant pas d'un texte déjà connu, ayant été écrit exprès pour l'occasion. Le texte entier est reproduit dans la documentation en appendice.]

L'auteur commence par les formalités habituelles de circonspection : le sujet est « épineux », il pourrait y avoir des « manques », des « imprécisions », cela pourrait générer une « possible incompréhension ». Puisqu'il n'est pas facile de « parvenir à une synthèse, et encore moins à une conclusion », ce que l'on dira « sera donc inévitablement partiel, limité dans l'espace », et plus encore par ses « capacités et connaissances ». Ça va, ça va, on a compris. Mais, étant donné que l'auteur précise aussi qu'il ne compte pas « ici échapper à la critique », il est bon de prendre en considération ce qu'il a estimé opportun d'élaborer puis de diffuser au niveau international.

Eh bien, aussi incroyable que cela puisse paraître, plus nous avançons dans la lecture de ce texte et plus nous nous retrouvons

à respirer à pleins poumons le même air qu'à Sutullena – un air de liquidation. Le style et les prémisses sont différents, naturellement, mais les conclusions sont assez similaires. On ressent la même volonté de donner libre cours à ses rancœurs, la même frénésie de mettre une pierre sur le passé, le même comportement liquidateur présenté comme un dépassement critique, le tout encore plus vicié par les limites admises au début (celles par exemple qui attribuent à l'insurrectionnalisme le rôle d' « anti-chambre de la révolte sociale » – chose par ailleurs démentie par les rédacteurs d'*À corps perdu* eux-mêmes dans les définitions terminologiques présentes dans l'introduction du dossier – ; ou qui annoncent le déclin d'un « imaginaire foquiste », depuis toujours cultivé uniquement par des guérilleros sub-tropicaux ; ou qui valorisent sans précisions des concepts vétustes comme celui de « propagande », s'étant révélés plutôt équivoques).

Certaines argumentations, dans toutes leurs contorsions déprimantes, sont identiques à celles des félins ibériques. Il suffit de lire les reproches aux idéologies qui « tendent à être statiques, à se séparer de la réalité sociale » alors qu'au contraire la « méthode, comme la théorie, devraient tirer leur substance de la pratique et de la réalité, elles devraient évoluer et se transformer à partir de nos exigences, et être affinées en tant qu'armes afin de devenir les plus incisives possibles ». Encore cette même rengaine ? En voyant défendu que ce n'est plus la *substance des rêves* qui doit renverser cette misérable réalité, mais que c'est la substance de la réalité qui doit former les rêves, en voyant ici insinuée la simple instrumentalité de méthodes et de théories, force est de constater que parmi les anarchistes autrefois mus par la tension uto-pique commence à se frayer un chemin, et même à se répandre, une véritable soif de réalisme. Mais qu'y a-t-il de plus éloigné de l'anarchie que la réalité sociale actuelle ?

On trouve bien sûr la comptine sur la nature sociale d'une insurrection, qui parce qu'elle est un fait de masse, elle n'aurait rien à

voir avec la révolte individuelle (*sic!*). Le comble, c'est qu'après avoir réaffirmé le caractère dynamique à la fois de l'idée et de la méthode, l'auteur résume tout l'insurrectionnalisme dans un schéma rigide (« l'acte insurrectionnel devrait tendre à attaquer collectivement *une* structure du pouvoir ») qui lui permet d'examiner et de blâmer les choses non conformes qui se passent à travers le monde. En soi les émeutes, les révoltes, les affrontements, les attentats, ne signifient rien. « L'idée de l'insurrection n'est pas l'activisme, et encore moins l'avant-gardisme ou l'action individuelle, mais plutôt une projectualité précise portée avec méthode, en progression et en relation avec les tensions sociales existantes, vers un objectif prédéterminé ». En partant de présupposés opposés, les Tigres et l'auteur de ce texte se trouvent d'accords. En niant tout caractère social à l'insurrectionnalisme pour les premiers, en affirmant le seul caractère social de l'insurrectionnalisme pour les seconds, tous deux s'en prennent à la dérive individuelle.

En effet, ces *Quatorze points* semblent tourner autour d'une unique obsession que l'on pourrait résumer ainsi : le sommeil de la raison a créé un paquet de monstres. Au fil de toutes ces considérations sur cet « *insurrectionnalisme* si décrié, acclamé, moqué, exalté, sous-entendu, manipulé », l'auteur donne libre cours pas tant à la rage de voir la méthode insurrectionnelle transformée en un « courant politique qui conforte certains clichés médiatiques », mais surtout de constater la consommation passive de cette identité-marchandise de la part de « trop de compagnons ». Il supporte mal que ce soient « les flics, les juges et les journalistes qui disent ce que mes idées, mes praxis et ma projectualité devraient contenir », mais ce qui le fait véritablement enragé ce sont ces anarchistes qui prêtent l'oreille à ces précepteurs peu appréciés.

Cela ressemble à un règlement de compte contre ceux qui « par exemple en Grèce, au Chili et désormais aussi en Italie » diffusent

une « *idéologie insurrectionnaliste* sous une forme complètement détachée de la *méthode insurrectionnelle* », à savoir les groupes armés clandestins qui réduisent l'insurrection à un simple affrontement militaire. Ce sont eux les cibles principales de ses critiques, que dans un sens nous pourrions aussi partager. Sauf que leur auteur, peut-être transporté par trop de véhémences, recourt à des argumentations selon nous inacceptables. Ses réflexions sur la violence, par exemple, semblent tout droit sortir de la bouche d'un bureaucrate de la militance anarchiste : « Ce qui fascine probablement dans les différentes théories insurrectionnistes du siècle passé, c'est la *violence*. Utilisant des théories mal digérées, on légitime en quelque sorte la rage et le rebellisme envahissant en leur fournissant une sorte de communauté, qui plus est virtuelle. Quant à la projectualité, elle reste borgne, incapable de s'adapter aux temps et aux modifications sociales, parce qu'elle est étouffée par une fascination (idéologique) de la violence tout court ». Théories mal digérées ? Rebellisme ? Fascination idéologique pour la violence ? Incapacité de s'adapter à l'époque ? On croirait entendre une vieille cariatide de la FAI ou de la FdCA qui remastique pour l'énième fois les dénonciations d'un Fabbri sur les « influences bourgeoises sur l'anarchisme » ou les outrages d'un Cerrito contre le « déviationnisme novateur ». L'auteur tient à préciser que « L'insurrection est sans conteste un acte violent. Mais la violence insurrectionnelle est une violence *partagée*. Elle s'affirme en enlevant à l'État son monopole de la violence légitime, pour faire qu'elle soit utilisée consciemment par la “masse insurgée” ».

Et voilà, c'est à nouveau l'heure des tiraillements. D'un côté l'anarchisme « ne peut pas faire disparaître l'individu, l'individualité et, par conséquent, la responsabilité individuelle », de l'autre l'action individuelle est mise sur le même plan que l'avant-gardisme et est déclarée étrangère à l'idée d'insurrection. D'un côté on concède aux compagnons la possibilité d'avoir recours à la

violence, de l'autre on rappelle que celle-ci doit être utilisée de manière consciente et partagée avec la masse (non pas de manière vulgaire et séparée, comme diraient les félin ibériques). L'auteur va jusqu'à évoquer avec nostalgie ces anarchistes qui « agissaient avec « amour » contre les oppresseurs » (?!?), ou à dénoncer le mépris pour le peuple comme le résultat d'un privilège aristocratique (un coup typique de l'âne collectiviste –même des anarchistes viscéraux comme Zo d'Axa et Renzo Novatore en ont été victimes). Le tout pour démontrer comment ceux qui ont choisi la voie du luttarmatisme n'ont rien compris à la méthode insurrectionnelle. Entre nous, tout cela nous rappelle ceux qui ne boivent pas d'alcool par peur de s'enivrer. Une thérapie qui évite certes les maux de tête et les nausées, mais qui tue aussi le plaisir. Mais l'auteur des *14 points* a ses petits cailloux à retirer de ses chaussures, il n'y a rien à y faire. À un moment donné, à propos d'innocence et d'éthique, il crache le morceau : « Allons maintenant droit au but. L'envoi de colis piégés (qui en plus ont blessé à plusieurs reprises des personnes non concernées), les menaces générales à l'emporte pièce, les expressions de nihilisme et les auto-définitions de “ terroristes ” n'ont rien à voir avec les projets insurrectionnels ». Cela étant clarifié, l'auteur se plaint du fait que pendant « de nombreuses années dans certains contextes, ces actes et ces idéologies n'ont pas été suffisamment critiqués », attribuant cette absence de critique non pas à un manque d'arguments mais à la crainte de faciliter la répression en opérant de détestables distinctions.

Très bien, venons-en au fait. Mais pour le faire nous nous occuperons seulement de l'Italie, la Grèce et l'Amérique Latine étant des contextes différents et moins connus. Et s'il est vrai que le raisonnement critique sur le luttarmatisme est universel, il est aussi vrai que sa perceptibilité varie suivant le niveau de débat et d'expérience historique présent dans les différents pays.

En Italie, la critique anarchiste des organisations spécifiques

combattantes remonte à des décennies, ce qui rend indubitablement embarrassant leur réexamen de la part de ceux qui confient au facteur la tâche de porter à destination leurs « attaques ». Par ailleurs, la capacité opérative mise en acte est telle que le neo-luttarmatisme obligera bien difficilement tous les compagnons à être des « spectateurs passifs » de l'affrontement État/Groupe armé clandestin (comme on le redoute dans l'article, mais en pensant probablement à l'étranger). Nous ne sommes plus à l'époque de la séquestration de Moro et personne ne se laissera impressionner par un défilé de colis piégés presque toujours interceptés par les personnes chargées des inspections. Si jamais le problème est différent, à savoir l'habitude médiatico-policière de faire tout converger sous une seule enseigne. Et si cela arrange l'Organisation de se voir attribuer d'office tout ce qui s'agit dans l'ombre, que reste-t-il à faire pour les compagnons anonymes qui ne comptent pas s'enrôler ? Cesser les hostilités ? Entrer en compétition en ouvrant leur propre entreprise ? Risquer en permanence d'amener de l'eau au moulin d'autrui ? *Face à l'imposition d'alternatives si tristes, on ne crachera jamais assez sur la politique du luttarmatisme.*

Cela a-t-il été fait ? L'auteur de l'article défend qu'ici en Italie les discussions sur certaines méthodes d'actions ont été « quasi absentes », et que la « raison de ce silence » est due à « des facteurs exclusivement répressifs ». *Il s'agit là d'un mensonge confortable et pitoyable.*

Tout d'abord, entendons-nous bien : y a-t-il eu un silence ou un quasi-silence vis-à-vis de certaines pratiques comme l'envoi de colis piégé ? Comme beaucoup le savent et s'en souviennent, et en laissant dans la poubelle les communiqués officiels de dissociation, il y a eu quelques critiques, et elles ont été formulées à diverses occasions. Ce qui a manqué, c'est un élargissement des voix, c'est un dire un débat au sens propre du terme. Sur qui incombe la responsabilité ? Sur ceux qui, tout en ayant un gros poids

sur l'estomac, ont préféré le garder pour eux, et ne pas s'en libérer. L'auteur défend que ce quasi-silence serait dû à la crainte d'opérer des distinctions qui auraient aidé les enquêteurs dans leur travail. Non, ça, c'était le prétexte, et non pas la raison. En réalité ce silence est causé par l'abdication de la pensée critique, par le refus constant de ce débat qui est identifié depuis des années comme la cause principale des mauvais rapports entre compagnons. Mieux vaut rester muets, comme ça, on reste tous amis. Aimons-nous, ne discutons pas. Laissons les mêmes que d'habitude s'en charger, eux qui pour cette raison ont été calomniés, dénigrés, mis à l'index et isolés. Tu as vu comme c'est contre-productif? Qui donc voudrait finir comme eux, n'est-ce pas? Les débats soulèvent de la boue, mieux vaut ne pas se salir.

Pourtant il y a bien quelqu'un qui a formulé publiquement ses critiques sur certains aspects de ces pratiques, et il l'a fait de manière totalement anonyme, aussi bien sur papier que sur internet, montrant ainsi qu'il était possible d'ouvrir une discussion sans provoquer de dangereuses conséquences. Mais personne n'est intervenu, permettant ainsi à ce qui est défini ici comme l'idéologie insurrectionnaliste de se répandre. Par ailleurs, pour se rendre compte à quel point le soi-disant effort pour ne pas aider la répression est une excuse, il suffit de se poser une simple question : *à propos de quelle autre question y a-t-il eu un débat sérieux ces dernières années?* Chaque fois que l'on aborde un sujet de manière critique, quel qu'il soit, la réaction de la part de la grande majorité des compagnons est toujours la même : « ça suffit, la discussion est close, nous ne voulons rien savoir, chacun fait ce que bon lui semble, ce sont des disputes personnelles, seule la pratique nous intéresse ». On en est désormais arrivé à organiser des assemblées publiques convoquées cependant de manière privée, sur invitation, ou à expédier de soi-disant « lettres ouvertes » à des destinataires sélectionnés, afin de filtrer les interlocuteurs et éviter ainsi toute confrontation désagréable. Peur d'aider les

flics ?

Pour les tigres espagnols, l'obtusité de certains insurrectionnalistes est la conséquence logique de leur théorie de départ. Pour ce compagnon italien, la même obtusité est une dégénération. Pour les uns comme pour les autres, la conclusion est à peu de chose près identique : qu'ils soient fallacieux ou ambigus, il faut que ces théories soient soumises à la révision si nous voulons aller de l'avant.

Dans l'intention appréciable de « proposer une contribution interne sur les possibilités insurrectionnelles d'aujourd'hui » et d'apporter un peu de lumière dans le « marasme qui s'est développé autour de l'insurrectionnalisme », l'auteur de l'article déclare que « si l'on part de contextes spécifiques et non pas d'idéologies, différentes méthodes peuvent être utilisées. La méthode insurrectionnelle anarchiste que nous avons évoquée n'est ni souhaitable ni applicable partout et toujours. Dans un contexte politique et/ou social donné, dans une certaine période historique ou dans un certain pays, une telle méthode peut s'avérer impossible à employer. Si on prend par exemple un endroit imaginaire où il n'y aurait quasi pas de tensions sociales, ou bien sous des régimes fortement autoritaires, la propagande, la coordination, la communication et l'action initiale d'une masse minoritaire peuvent être extrêmement difficiles, sinon impossibles. Il va donc sans dire que ce que de nombreux compagnons ont théorisé et tenté d'appliquer ces dernières décennies doit à présent, vu les modifications sociales, économique et culturelles rapides qui se sont produites, être révisé, mis à jour, modifié et peut-être même laissé de côté ».

À part que nous ne comprenons pas le sens d'évoquer un pays hypertotalitaire imaginaire ou fortement autoritaire, et puis d'ailleurs, est-ce que ça ne devrait pas justement être dans ces pays plus que dans d'autres pays, qu'une insurrection est urgente, et

que l'est donc le déploiement d'une méthode insurrectionnelle ? Nous avons peur que ce compagnon soit victime du schéma étriqué à l'intérieur duquel il a renfermé tout l'insurrectionnalisme. Si certains compagnons ont décidé d'adopter ce terme, ils l'ont fait en vertu du même raisonnement qui depuis toujours divise *anarchie* et *anarchisme*. La première est l'idéal lointain, le second est l'ensemble des théories et des pratiques mis en œuvre ici et maintenant par ceux qui veulent arriver à l'anarchie. De la même manière, l'insurrection est le fait lointain, l'insurrectionnalisme est *l'ensemble des théories et des pratiques mis en œuvre ici et maintenant par ceux qui veulent arriver à l'insurrection*. Il n'y a rien de dogmatique dans le fait de proférer que celle-ci ne doit se manifester que grâce à l'attaque collective contre une structure spécifique du pouvoir – peut-être de la part « du tissu social qui *habite* autour de cette structure » (?) – et seulement suivant la manière qui a été théorisée et expérimentée à plusieurs occasions. Cette perspective, qui reste néanmoins valide, a été avant tout une proposition opérationnelle avancée dans une période de plein reflux des luttes sociales. Après la tentative d'assaut du ciel dans les années 70, face à l'extension progressive de la paix sociale dans les années 80 et 90, certains compagnons ont essayé de faire bouger les choses, de trouver un point précis sur lequel faire pression, dans la tentative de combattre la résignation et de rallumer les esprits.

Que le panorama environnant ait aujourd'hui radicalement changé, cela ne fait pas l'ombre d'un doute. Rien que l'utilisation de ce mot – insurrectionnalisme – est devenue compliquée. Autrefois, il servait à se distinguer à l'intérieur d'un mouvement qui avait fait de l'attentisme sa bannière, rompant ainsi le tabou qui pesait sur l'hypothèse insurrectionnelle à laquelle on ne donnait plus ni perspective ni sens. Tombé dans les mains de l'ennemi, réduit au « marasme » par certains de ses propres partisans (et l'insurrection étant entre-temps devenu tellement à la mode au

point d'inspirer un best-seller international), cela n'a rien d'étonnant si de nombreux compagnons ont préféré s'abstenir de recourir à ce terme. Mais le renoncement à ce qui est désormais devenu l'étiquette d'une falsification n'implique pas le renoncement à la substance vive et originale que celui-ci prétend représenter, encore moins alors que soufflent actuellement de fortes tensions sociales. L'insurrection reste nécessaire. Les idées et les pratiques des anarchistes qui la désirent, ici et maintenant, sont donc elles aussi nécessaire.

Malgré sa volonté plus d'une fois répétée d'actualiser l'hypothèse insurrectionnelle, l'auteur de cet article semble être plutôt intéressé à la relativiser. Voilà ce qu'il dit dès le début : « Les compagnons peuvent évaluer et choisir à partir du contexte dans lequel ils vivent, et à partir des analyses qu'ils tirent de la réalité, d'utiliser différentes méthodes et instruments : on peut évaluer qu'il faut employer des armes, tout comme on peut trouver opportun de participer à l'assemblée d'une usine ». C'est seulement une question d'évaluation. On peut tout faire, il suffit de ne pas se fossiliser dans une « ligne à suivre ». On peut tout faire, c'est de l'*« expérimentation révolutionnaire »*. Le suave pluralisme de ce raisonnement ne vous rappelle-t-il pas quelque chose ? Nous, cela nous rappelle la justification avancée par ces subversifs dédiés à l'opportunisme, c'est-à-dire à ceux qui *expérimentent* un collaborationnisme para-institutionnel ciblé.

Poser un discriminant, même s'il s'agit de celui anti-institutionnel, n'est-ce pas déjà tracer une ligne à suivre ? Ce sont les équivoques du relativisme. À force de ne pas vouloir sembler obtus et idéologiques on finit dans la pire des idéologies, celle qui au nom d'une ouverture mentale tolère et justifie tout et son contraire. Ici les différences s'estompent, les oppositions s'estompent, on cesse de brandir une altérité irréductible pour devenir conciliants. Voilà pourquoi on propose de rejoindre et d'impliquer les « masses » (« selon ses propres contenus », que cela soit claire!) à travers un

« rapport dynamique avec les autres contenus ».

Mais si la fin est inséparable des moyens, si les instruments que l'on choisit déterminent aussi les objectifs que l'on poursuit, quel sens cela a-t-il de comparer le recours aux armes à une assemblée d'usines ? Le premier est une nécessité pratique et sociale, c'est pourquoi il doit être défendu (si possible en évitant des exaltations faciles) et non pas boycotté en ayant recours aux moralismes hypocrites. La seconde est une institution ouvrière, avec les nombreuses limites et le peu de perspectives tacites dans sa nature sectorielle. Tout le monde devrait s'armer, personne ne devrait faire l'ouvrier dans une usine. De la même manière, quelle dynamicité de rapports peut bien exister entre ceux qui aspirent à se libérer de toute autorité et ceux qui comptent exercer leur propre autorité ? Nouer des alliances tactiques momentanées dans l'espoir (ou la prétention) d'être le dernier à rire ?

Le sens des considérations finales est ensuite trop évident : « Je pense que la nécessité de la destruction de ce modèle social est évidente pour beaucoup, alors que le comment y parvenir, et si cela reste encore possible sans condamner l'humanité à l'extinction, est décidément plus nébuleux. On ne peut en effet pas penser *détruire* les centrales nucléaires. Autre exemple, il n'est pas évident que les millions de personnes (aliénées) qui vivent concentrées dans les métropoles, totalement et vitalement dépendantes de l'appareil technologique et logistique (eau, énergie, distribution alimentaire, soins médicaux) puissent en quelques mois ou même quelques années, vivre *différemment*. Nous devons partir de ce que nous avons sous les yeux, et non pas de ce que nous voudrions ». Ça suffit avec cet utopisme romantique, nom de nom ! Soyons réalistes et admettons qu'il y a des raisons pour faire une insurrection, *mais toujours moins que les exigences de ne pas la faire* (« vous voulez l'insurrection, mais la situation est complexe, beaucoup plus complexe », admonestait le renoncement anarchiste il y a plus de vingt ans). Cela fait une drôle

d'impression d'entendre un raisonnement réformiste typique provenir de ceux qui souhaitent l'actualisation de la méthode insurrectionnelle. Cela sert-il à quelque chose de remarquer que, sans l'insurrection, l'extinction n'est pas un risque mais une certitude pour l'humanité ? Quelqu'un disait que la révolution est le frein d'urgence à tirer avant d'être engloutis par le gouffre. Si c'est le cas, quel sens cela a-t-il de rappeler qu'un arrêt brutal provoquera un déraillement qui pourrait causer de nombreuses victimes ? C'est *peut-être* vrai, et alors ? Le caractère captieux de la référence aux centrales nucléaires ne saute-t-il pas aux yeux, un exemple qui ne sert qu'à introduire la nécessité d'un *démantèlement progressif* (la logique du « petit à petit ») plutôt que d'une *destruction immédiate* (la logique du « tout et tout de suite ») ? Et ces millions de personnes aliénées, comment feront-elles pour survivre ? Tant qu'on y est, qui nettoiera les égouts ? Bakounine ? Hein ? Ça suffit de rêver les yeux ouverts : le point de non-retour a été dépassé par le capital, par conséquent... il faut se résigner à la nécessité des petits pas et d'une période de transition.

L'auteur de l'article a par ailleurs découvert que le processus insurrectionnel qui se basait sur une prise de conscience généralisée a peu à peu disparu, remplacé par l'explosion d'émeutes intermittentes chaotiques et insensées. Voilà la réalité à laquelle il faut se confronter, les mouvements de protestations conscients actuels n'étant possible qu'au niveau micro-social. D'accord, et en quoi est-ce une nouveauté ? Cela fait des décennies que l'on en discute. Sinon d'où proviennent donc toutes les vieilles réflexions sur les exclus et les inclus, sur la réduction du langage, sur la perte de la culture, sur les barbares, sur le déchaînement des mauvaises passions ...?

De plus, la critique de ce compagnon contre la nature d'une grande partie de la conflictualité exprimée dans les luttes contre les nuisances, à savoir qu'elles sont « *pour* la sauvegarde d'une condition d'existence » plutôt que « *contre* tel ou tel projet », nous

semble trompeur. Il rappelle les grognements habituels sur l'absence d'énonciation d'une théorie solide. Pour autant que ces luttes soient circonscrites à un niveau local et qu'elles aient des mots d'ordre limités, ce devrait être aux subversifs de réussir à ce que le vent les transporte ailleurs. De la même manière, même si le gouffre de la guerre civile qui s'ouvre face à nos yeux a quelque chose de vertigineux, reste le fait que cela n'a pas de sens d'attendre l'explosion improvisée d'une émeute plus ou moins brutale pour pouvoir y prendre par, pas plus qu'aller faire de la pédagogie auprès des participants habituels.

Oui, les mouvements sociaux actuels ne vont pas au-delà des revendications citoyennistes. Oui, les émeutes actuelles ont des caractéristiques toujours plus décomposées et irrationnelles. Oui, en soi l'utopie anarchiste n'a rien à voir avec les premières ni avec les secondes. Et alors ? Là n'est pas la question. Si l'on devait attendre le mouvement social théoriquement parfait ou l'émeute éthiquement impeccable alors on ne ferait jamais rien, ou bien on se raccrocherait toujours aux autres. Plutôt que d'attendre une révolution conscienteuse qui n'arrivera jamais, ou de déprécier une guerre civile désormais à nos portes, il vaudrait mieux se préparer à affronter les événements à venir au cours desquels il sera d'une importance vitale de pousser vers une rupture de la normalité qui tente de tout remettre en discussion. Il n'y a que comme cela que des possibilités peuvent s'ouvrir, des espaces d'action jusqu'ici inaccessibles. Voilà comment sautent les habitudes et les coutumes, comment sautent le train-train quotidien et les mécanismes de reproduction sociale. Sachant que cela pourrait provoquer des effets *dans un sens comme dans l'autre*. Prendre part à ces moments, chercher d'intervenir pour pousser la situation dans une direction qui nous est plus sympathique, se battre pour *les faire dérailler sans se faire dérailler*, cela ne signifie ni passer des accords avec un fonctionnaire municipal indigné ni faire la queue à un viol en réunion. Cela signifie accepter le défi

d'une prochaine insurrection qui, plus que de guider les masses vers le soleil de l'avenir, les fera précipitera vraisemblablement dans le chaos originel. Que le merveilleux jaillisse de ce fouillis d'horreur, cela dépendra aussi de nous.

Au fond, la limite de la protestation civile et de la guerre civile est la même. Tous deux n'ont aucun rêve à réaliser. La première se contente d'humaniser l'État, la seconde de le suspendre temporairement pour que se défoulement les pires instincts de ses sujets. Voilà pourquoi nous considérons qu'il est fondamental de préserver la tension utopique, et même de le renforcer. Voilà la raison de notre intolérance vis-à-vis de tout appel au réalisme. Cela n'a pas de sens de se plaindre de l'absence de perspective, c'est-à-dire d'un horizon vers lequel prendre son envol, quand par la suite on s'implante volontairement dans la boue de la réalité quotidienne. Les misères de cette réalité fournissent les angles d'attaque, mais dans celle-ci nous n'avons aucun territoire à défendre à tout prix. La réalité c'est ce que nous voulons renverser, pas ce que nous voulons défendre et reproduire. Les rackets des politiciens et des humanitaires s'en chargent déjà, et même trop, et nous ne sommes pas le moins du monde intéressés à entrer en compétition avec eux. Si l'on ne parvient pas à maintenir vivant le désir de l'*absolument autre*, comment peut-on espérer profiter des occasions qui se présenteront dans le futur proche sans être contraints de les subir ?

Et cela ne signifie absolument pas mettre de côté ou réviser la méthode insurrectionnelle ? Cela signifie la mettre en pratique sur la base du contexte dans lequel on se trouve, *comme cela a toujours été fait*. Pour y parvenir, il faut cependant rechercher la confrontation et une franche discussion, sans lesquels aucunes idées fécondes de pratiques incisives ne peuvent naître. C'est à cause de cette aphasic qui voudrait sauver l'hypocrisie des bons rapports que le mouvement risque de se réduire toujours plus à un rassemblement permanent convoqué avec un ou deux slo-

gans.

Il est presque incroyable que l'auteur de ces *Quatorze points* ne se rende pas compte que ses invitations à « repenser une hypothèse révolutionnaire sans passage “classiquement insurrectionnel” », son affirmation suivant laquelle la présence d'une « nouveauté historique dans la théorie, un aspect de la question sociale que “l'insurrectionnalisme” ne pouvait pas avoir pris en compte », sont la démonstration de *son* idéologisation de la méthode insurrectionnelle. Son bilan tactique, en plus d'ignorer totalement l'élément humain de la révolte, se fonde par ailleurs sur des données discutables. L'insurrectionnalisme classique n'existe pas, pas plus qu'un anarchisme classique. Ils n'ont jamais existé. Ils ne sont que l'obsession de ceux qui voudraient lâcher la proie parce qu'ils sont fatigués de poursuivre son ombre.



Devons-nous oublier le passé ?

« De nos jours le parti chemine assurément vers cette nouvelle voie ; ceux qui comme moi étaient en désaccord ont adhéré. Il m'a donc semblé que le problème se présentait de manière précise et décisive : se soumettre ou se retirer.

Me retirer de la défense du droit populaire, cela ne me plaît pas ; je suis donc rentré dans le parti, en acceptant franchement et pleinement sa nouvelle ligne de conduite. C'est désormais chose faite et il est inutile de se perdre dans des investigations vains sur les raisons des anciennes parties adverses ; pour moi la morale de la fable est celle-ci : mieux vaut faire un seul pas avec tous les compagnons dans la voie réelle de la vie, que de rester isolés à parcourir des centaines de lieux de manière abstraite. »

Les Tigres du Sutullena font précéder leur texte d'un proverbe espagnol qui a été adapté en italien en « Ceux qui ont eu ont eu, ceux qui ont donné ont donné ». Si on voulait aller plus loin, on devrait donc oublier le passé ? C'est une suggestion intéressante qui trouve ses raisons dans le tournant entrepris par le mouvement ces dernières années, surtout à partir de l'explosion des luttes dans le Val di Susa en 2005. Une confrontation entre les douloureuses expériences du passé et celles enthousiasmantes du présent ne laissait aucun doute. D'un côté, l'accroissement de la répression, la lacération des rapports internes, le renforcement d'un contrôle social paralysant : en somme, l'impuissance pratique barricadée dans la tour d'ivoire de l'Idée. De l'autre, la participation à des luttes de masse, l'entrecroisement de nouveaux rapports extérieurs, la redécouverte de l'agilité permise par le nombre : en somme, la force pratique enfin retrouvée, dans une

dimension jamais atteinte auparavant. Possible, c'est possible, on peut le faire.

Il suffit de sortir de la tour, d'arrêter de protéger l'*Idée, de se salir les mains*. Comme les mains sales sont belles, le signe d'une vie vécue. Tant qu'on y est, au fond cela ne change pas grand chose, salissons-nous aussi les coudes. Et puis, les épaules ne sont pas loin, les éclaboussures sont arrivées au visage, elles coulent le long du thorax, descendent sur les jambes, et maintenant elles mouillent les pieds. À ce stade, inutile de jouer les délicats, mieux vaut se vautrer dans la boue. Possible, c'est possible, on peut le faire.

Nous assistons depuis quelques années à un renversement complet de méthodes et de perspectives. De cavaliers de l'éthique à commercial de la politique. L'*Idée*, qu'autrefois on ne voulait pas diluer, est devenue un simple instrument à usage unique totalement sans importance et interchangeable. Les alliances tactiques ne doivent plus être évitées, mais être recherchées et dosées avec compétence. En temps de guerre chaque trou est une tranchée. Inutile de s'entêter dans la recherche d'affinités électives, *du moment qu'ils conspirent* peu importe de qui il s'agit pour satisfaire un besoin toujours plus impérieux. Le Val Susa nous l'a enseigné, traîner avec des politiciens n'est pas erroné. Pourquoi attendre les barricades à venir pour être à leurs côtés? Ne perdons pas de temps, commençons à les fréquenter dès maintenant. Organisons des initiatives avec des associations para-institutionnelles. Invitons des experts pour nous éclairer avec leurs données et leur présence. Allons à la rescousse des autoritaires – mais tellement désintéressés – en difficulté. Apportons des pétitions aux administrations locales. Prenons la parole que nous offrent les grands médias. Défilons avec les partis. Faisons pression devant les bâtiments institutionnels, Arrêtons avec les préjugés. Évaluons à nouveau le politicien sincère, l'intellectuel préparé et le journaliste correct, mais aussi et surtout le stalinien digne, le maoïste

disponible, le léniniste sensible, le bordiguiste cultivé, le marxiste lucide, le trotskiste sympathique. Mais oui, le prêtre généreux aussi ! Ce n'est pas de la magouille, c'est de la « communauté». Ce n'est pas du compromis, c'est de la «stratégie». Arrêtons avec l'intransigeance stérile, engageons un authentique «rapport dynamique avec les autres contenus». La gauche a disparu, sa place est vacante. Montrons à ses zombis comment on fait sérieusement de l'antifascisme et de l'antiracisme. Si ce n'est pas maintenant, alors quand ? Si ce n'est pas nous, alors qui ? Possible, c'est possible, on peut le faire.

L'insurrectionnalisme est mort, place au possibilisme anarchiste. Au fond, celui qu'on considère comme l'inventeur du possibilisme, Paul Brousse, n'était-il pas justement anarchiste ? Fatigué d'attendre l'arrivée du Grand Soir, il s'était persuadé qu'il fallait « Abandonner le tout à la fois ... fractionner le but idéal en plusieurs étapes sérieuses, immédiatiser ... nos revendications pour les rendre possibles ». Voilà, exactement. Le tout a été mis de côté, le but idéal a été fractionné (antifascisme-antirascisme-antimilitarisme-antispecisme-antinuisance-antisexisme) et les revendications ont été plus qu'immédiatisées. Personne n'a encore entrepris avec engagement la voie légaliste, mais en revanche on n'a pas dédaigné de souhaiter la bienvenue à des humoristes et à des politiciens de différente nature.

La voie que l'on parcourait alors s'est révélée pleine d'obstacles et de pièges, c'est vrai. Mais plutôt que de chercher une manière pour les dépasser – ce qui demanderait un effort d'imagination de la part de tous – on a préféré la voie la plus simple et directe : changer de route. Cependant, en changeant de route on change aussi de direction. Cela fait de la peine de penser à combien de jeunesse a été jeté en l'air, perdu derrière des rêves dont a soudain découvert qu'ils étaient peu pratiques. Ce qu'ils ont d'extraordinaire, qui enivrait hier, embarrassé aujourd'hui. La critique de

la majorité étant devenue muette face à l'épouvantail de la fragmentation, la critique de la minorité ayant été liquidé à travers sa mise au ban, pour ceux qui comptent emporter le mouvement vers d'autres rivages il ne reste qu'un seul rocher à dépasser : la persistance de l'Idée.

C'est la même persistance qu'un tatouage bien en vue sur le bras, gage d'amour envers quelqu'un qui autrefois faisait battre le cœur. Sa présence et son souvenir continuent à persécuter les ex-amoureux dans leur recherche de nouvelles romances. Ils ont juré sur la passion éternelle, sur l'amour fou, et cela s'est révélé au contraire un béguin juvénile plus ou moins passager. Désormais ce tatouage est devenu incommodé, encombrant, il les met mal à l'aise. Qui donc pourra encore croire à leur sincérité ? Les nouvelles flammes aussi le trouvent irritant, elles qui ne veulent rien savoir des rivaux précédents.

Maudit tatouage ! Il faudrait le supprimer, mais il resterait une cicatrice révélatrice. Le laisser là et le faire passer pour une blague est impossible, ce n'est pas crédible. Il ne reste alors qu'à le reprendre, à revenir dessus, à le redessiner, à l'estomper jusqu'à le rendre méconnaissable.

De dehors à dedans, de dedans à dehors.



Un pas en arrière

« Je me souviens qu'une fois à Londres vers la fin de 1906, je vis sur la table de Malatesta un manuscrit sur « l'Anarchisme et la violence ». Connaissant ses idées je lui demandai si allait le publier. Non, me répondit-il, ce n'est pas le moment. Il me semble que les anarchistes aujourd'hui se laissent dévier par un défaut opposé à celui des excès violents auxquels je me suis opposé dans cet article. En ce moment il faut plutôt réagir contre certaines tendances à l'accommodement et à la tranquillité qui sont en train de se manifester dans nos milieux. Il est plus urgent, maintenant, de ressusciter l'ardeur révolutionnaire qui est en train de s'essouffler, l'esprit de sacrifice, l'amour du risque ».

Entre nous, ce qui est en train de se passer n'a rien de nouveau. Il y a presque un siècle le mouvement anarchiste s'était déjà trouvé dans une situation sous certains aspects assez similaires.

L'obscur fin de siècle mourant a été une période explosive et sanglante. D'un côté, des fonctionnaires d'État étaient abattus ou sautaient en l'air. De l'autre, des rebelles généreux tombaient sous la guillotine ou mouraient dans des cachots obscurs. C'était la guerre sociale dans toute sa brutalité, avec ses avantages et ses inconvénients. Agacés par ces derniers, préoccupés par les répercussions judiciaires qui s'abattaient sur le mouvement entier, certains anarchistes se sont efforcés d'endiguer la violence. Ne pouvant pas empêcher à l'État d'exercer son monopole en la matière, ils tentèrent d'empêcher aux compagnons d'opposer la violence à l'État. Ils les invitèrent à une conscience supérieure, ils leur rappelèrent que la violence devait revêtir des caractéristiques collectives, ils entourèrent de soupçons et de médisances

quiconque en faisaient usage, allant dans certains cas jusqu'à l'ex-communication. C'était la bataille contre le soi-disant « ravacholisme », impulsée par le besoin de refroidir les têtes chaudes présentes parmi les compagnons et laver l'enseigne de l'Idée du sang versé. La propagande par le fait avait peut-être décimé les ennemis, mais elle avait indubitablement éloigné du mouvement les potentiels amis.

Est-ce un hasard si en France, théâtre de nombreux attentats, c'est précisément pendant ces années-là que s'est développé le syndicalisme libertaire ? Son principal défenseur, Pelloutier, déclarait en 1985 que l'entrée des anarchistes dans les syndicats « apprit d'abord à la masse la signification réelle de l'anarchisme, doctrine qui, pour s'implanter, peut fort bien, répétons-le, se passer de la dynamite individuelle ». Deux ans après, le pourtant bellicieux Pouget, en invitant les anarchistes à « se fourrer » dans les Chambres de Travail, précisait que « les groupes d'affinités n'ont pas de racines dans les masses populaires ». En somme, il fallait en finir avec l'action individuelle et s'implanter dans les masses. Le résultat de cette politique dissuasive fut qu'en 1900, l'acte magnifique de Gaetano Bresci fut condamné par ces anarchistes italiens qui, à force d'entendre répété par les divinités de l'Organisation qu'ils devaient se mettre au service du peuple, avaient oublié qu'ils étaient anarchistes. Le journal d'Ancona, *L'Agitazione*, prit ses distances de Bresci en le désavouant publiquement et en réaffirmant « le programme et la tactique du parti socialiste-anarchiste italien » : programme qui est un hymne de paix et d'amour ; tactique qui ne comprend pas l'homicide parmi ses méthodes ». On en arriva à inviter le Procureur Général à ne pas commettre d'erreurs, à ne pas confondre de vulgaires délinquants avec des militants vertueux, tout comme à justifier la prison pour les premiers et à implorer la liberté pour les seconds. Les autres anarchistes, ceux pour qui aucune efficacité organisationnelle ne pouvait justifier le sacrifice de la liberté individuelle, pro-

testèrent à voix haute. Constraint à l'exil à Londres, Malatesta tentât de remédier à la mauvaise image de ses lointains élèves avec la publication du numéro unique *Cause ed effetti*. Afin de tenir ensemble la chèvre et le chou, la fierté et la précaution, il affronta avec son style si caractéristique ce qu'il désignait comme la « tragédie » de Monza : « Avant tout, réduisons les choses à leurs justes proportions. Un roi a été tué ; et puisqu'un roi est aussi un homme, le fait est à déplorer. Une reine est veuve ; et puisqu'une reine est aussi une femme, nous sympathisons avec sa douleur. Mais pourquoi tout ce vacarme pour la mort d'un homme et pour les larmes d'une femme quand on accepte comme une chose naturelle le fait que chaque jour tant d'hommes meurent, et que tant de femmes pleurent [...] ». Le régicide est moche, mais le roi aussi. La violence est moche, mais il faut malheureusement l'utiliser en gardant à l'esprit que « sans préparation suffisante auprès du peuple, ces faits de violence individuelle restent stériles [...] et font du tort à la cause même qu'ils comptent servir ». Donc pour Malatesta aussi la violence ne devait pas être réparée, mais partagée avec les masses qui devaient d'abord être éduquées : « C'est pourquoi nous nous efforçons d'acquérir, avant d'employer les derniers arguments des opprimés, cette force morale et matérielle qu'il faut pour réduire autant que possible la violence nécessaire pour abattre le régime de violence sous laquelle plie l'humanité. Nous laissera-t-on mener en paix notre travail de propagande, d'organisation, de préparation révolutionnaire ? » Non, les flics tendent à rester indifférents à ce genre de demandes, ils n'ont pas de raisons de laisser en paix ceux qui conspirent contre eux et leurs maîtres (pas même si la fin déclarée des subversifs est celle de limiter la violence populaire future vis-à-vis d'eux). Dans tous les cas l'effort de Malatesta d'ajuster les choses et d'apaiser les polémiques ne fonctionna pas. Ses élèves ne comprirent pas le message voilé présent dans ses paroles, la nécessité politique de l'équilibrisme acrobatique, raison pour laquelle ils

recommencèrent une année plus tard.

Après l'assassinat du Président des États-Unis de la part de l'anarchiste Czolgosz, une nouvelle fois sur *L'Agitazione* Luigi Fabbri fit rentrer l'action « parmi les délits communs, y compris ceux commis par inconscience et déséquilibre psychique ». Se plaignant du fait qu'« à toutes les époques, l'histoire nous l'enseigne, les exaspérés du système social ou politique dans lequel ils vivaient se vantaien d'être les partisans de l'idée considérée comme la plus avancée et du parti généralement perçu comme plus révolutionnaire », Fabbri ne protestait contre les persécutions judiciaires provoquées par ce « dernier attentat inqualifiable ». En somme, seul un fou pouvait avoir osé tirer sur le Président des États-Unis, d'autant plus que jamais ô grand jamais, ces gentelmanns que sont les anarchistes n'auraient fait une telle chose !

Ce fut la goutte qui fit déborder le vase. Ceux qui voulaient soigner la peste des excès individuels avaient déchaîné la lèpre de la modération populaire. Ainsi, le pauvre Malatesta fut contraint de tirer publiquement les oreilles à son élève si peu avisé avec l'article *Ne tombons pas plus bas*. Après avoir précisé que les larmes doivent être réservées aux malheurs des opprimés qui subissent et qui s'insurgent, et non pas à celle des hommes d'État, Malatesta exprimait toute son indignation en apprenant qu'« il y a eu des anarchistes qui ont jugé bon et utile d'insulter l'opprimé qui se rebelle, sans avoir un mot de réprobation pour l'opresseur qui a payé le prix des délits qu'il avait ommis, ou qu'il avait laissé commettre ? Est-ce une aberration, est-ce le désir malsain d'avoir l'approbation des adversaires, ou bien est-ce l'*habileté* maladroite voulant conquérir la liberté de propager ses idées, en renonçant spontanément au droit d'exprimer le véritable et profond sentiment de l'esprit, et en falsifiant même ses sentiments en faisant semblant d'être différent que ce que l'on est ? ». On peut aussi être en désaccord avec celui qui a choisi d'en arriver aux voies de fait avec l'ennemi, mais « Cela veut dire que dans une guerre, il y a les

mouvements réussis et les mouvements erronés, il y a les combattants avisés et ceux qui, en se laissant porter par l'enthousiasme, s'offrent comme une cible facile à l'ennemi, et compromettent peut-être la position des compagnons. Cela veut dire que chacun doit conseiller, défendre et pratiquer la technique qu'il croit la plus juste pour atteindre la victoire dans les plus brefs délais et avec le moins de sacrifices possible. Mais cela ne peut pas altérer le fait fondamental et évident que ceux qui combattent, tant bien que mal, contre notre ennemi et avec les mêmes intentions, sont nos amis et ont droit, évidemment non pas à notre approbation inconditionnelle, mais à notre sympathie cordiale. Que l'unité combattante soit une collectivité ou un individu seul, cela ne peut rien changer à l'aspect moral de la question. Une insurrection armée menée de manière inopportunne peut produire un dommage réel ou apparent à la guerre sociale que nous combattons, tout comme un attentat individuel qui heurte le sentiment populaire. Mais l'insurrection est faite pour conquérir la liberté, aucun anarchiste ne lui retirera sa sympathie, et surtout, personne n'osera nier aux insurgés vaincus le caractère de combattants politico-sociaux. Pourquoi devrait-il en être autrement si l'insurgé est seul ? ». Ce n'était donc pas à l'aspect *quantitatif* de la révolte de décréter son sens ou son importance, mais à celui *qualitatif*. Et dans le cas où on serait opposé à la méthode utilisée, la liberté de critique ne devait pas être confondue avec la condamnation hypocrite. La crainte de Malatesta était que la recherche de consensus fasse perdre de vue un élément tout aussi fondamental : « il s'agit de l'esprit révolutionnaire, il s'agit de ce sentiment presque instinctif de haine contre l'oppression, sans lesquels la lettre morte des programmes ne compte pour rien, aussi libertaires que soient les propositions déclarées. Il s'agit de cet esprit de combativité, sans lequel les anarchistes aussi se domestiquent et finissent, d'une manière ou d'une autre, dans la mare du légalisme... »

Sa tactique suggérait donc de trouver un juste équilibre, critiquer les excès sans tomber dans la modération. Chose que ses élèves n'avaient pas compris. Le vieil anarchiste était conscient que de tels faux pas n'auraient pas tant profité aux magistrats, mais plutôt aux anarchistes opposés à ses idées : « Et le pire c'est que les anarchistes anti-organisateurs, ceux qui sont opposés à la participation à la lutte ouvrière, à la constitution en parti, etc. ne manqueront pas de dire et de croire que cette expiration de l'esprit révolutionnaire est la conséquence de la méthode que ceux-ci désapprouvent. Ils auront tort, mais ils sembleront avoir raison, et cela causera plus de mal à notre travail que toutes les persécutions possibles ».

Comme on le voit, le souci de Malatesta était l'action individuelle en soi. Ce qui le préoccupait ce n'étaient pas tant les « égoïstes », mais plutôt l'action menée par les « autonomistes » qui se rassemblaient autour de Ciancabilla, puis de Galleani, lesquels se répandaient alors à travers le monde, remettant en discussion autant le principe organisatif fédéré que la politique de l'attentisme et des alliances qu'elle préconisait. Cela explique aussi pourquoi Malatesta a ressenti le besoin d'intervenir pour défendre l'acte de Czolgosz en 1901, alors que quelques années auparavant à peine il avait déclaré publiquement respecter Paolo Schicchi – alors en prison pour un attentat dynamitard accompli en 1892 – tout en le qualifiant de fou... « en privé ». Parce que l'individu solitaire c'est une chose, et une « aire de mouvement » c'en est une autre. Pour guider les masses il est nécessaire d'apprendre l'art serpentiné du zigzag.

De nos jours il n'y a plus d'anarchiste avec l'autorité morale de quelqu'un comme Malatesta.

Et c'est tant mieux, car personne n'a besoin de maîtres auxquels se pendre aux lèvres, encore moins de maîtres en politique. Ce serait toutefois un peu mieux si cette absence n'était pas un simple

manque, c'est-à-dire si c'était le résultat d'une conscience diffuse. Et malheureusement, ce n'est pas le cas. Il n'y a plus de Malatesta, mais il y a un paquet d'élèves qui voudraient en imiter les slaloms tactiques (qui plus est de manière maladroite). Et si les encartés n'hésitent pas à reprendre les mêmes anathèmes agitées à l'occasion de faits spécifiques, les « irréguliers » manifestent avec des modalités différentes leur obsession de conquérir l'approbation publique, de susciter la sympathie populaire, de s'implanter sur le territoire. Cela signifie qu'aujourd'hui personne ne peut arrêter un mouvement qui, arrivé au bout de la pente, il ne reste qu'à tomber dans *le précipice* de l'opportunisme politique.

Et pourtant, aujourd'hui comme hier, « À quoi peuvent servir les organisations révolutionnaires, si elle laisse mourir l'esprit révolutionnaire ? À quoi peut servir la liberté de propagande, si elle ne propage plus ce que l'on pense ? ».



Mais qui a dit qu'elle n'existe pas¹

« Supposons un instant que l'on n'avait finalement plus parlé d'anarchisme ; que nous aussi nous l'avions rangé au grenier, faisant de lui une abstraction évanescante et qu'en pratique nous avions nous aussi manœuvré parmi les Constituants, les Consultants, les Maires de l'Etat, les para-étatiques du syndicalisme : quel meilleur résultat cela aurait-il donné dans la misérable situation italienne ? Rien d'autre que quelques girouettes supplémentaires. »

Ainsi s'exprimait un anarchiste, immunisé contre les fureurs individualistes, à son retour en Italie dans l'immédiat après-guerre. Après plus de vingt ans d'exil, il trouva un pays en ruine en proie à l'incertitude absolue, et un maigre mouvement muet face à ce que l'on pouvait bien qualifier comme la fin d'une époque. Fini les « maîtres » de théorie, fini les grands journaux, fini les Maison du Peuple, fini l'hospitalité dans les journaux de gauche, fini les masses à nos côtés... plus rien de rien, à part un confusionisme qui laissait le champ libre à toutes les ambiguïtés. Dans un tel contexte, la tentation révisionniste et réformiste attirait même les plus insoupçonnables. Avec derrière soi l'expérience de la *Settimana Rossa* et de l'occupation des usines, instructive sur le fait que « la manie « quantitative », nous contagionnant, pouvait nous gonfler mais pas nous grandir », ce compagnon se retrouva projeté dans des débats où « l'idée que le facteur nombre ne valait rien du tout dans une question où ce

1 *Ma chi ha detto che non c'è* est le titre d'une chanson de Gianfranco Manfredi, sortie en 1977, peut-être celle qui incarne le mieux l'effervescence révolutionnaire de ces années-là. [Note des traducteurs]

qui importait c'était le catégorique *être ou ne pas être*, semblait absente ».

Invité à intervenir, il réaffirma sa « confirmation anarchiste », précisant qu'« il y avait trois ennemis intérieurs : *centralisme, politicaillerie, action indirecte* ; et trois amis : *autonomisme, indépendance des partis, autodécision pour l'action directe*. Pour beaucoup la douche devait semblait froide... », lesquels réagirent en le qualifiant d'antiquité tombée de la lune.

Il y a un siècle déjà, quelqu'un dont le nom ne mérite pas d'être rappelé soutenait l'existence de deux anarchismes, un qui enfonce ses racines dans le fait économique, l'autre dans le fait éthique. Le premier est celui qui avance en premier lieu ses raisons par rapport aux besoins humains et tend à prendre des formes toujours plus pratiques, concrètes, réalisatrices, et de ce fait comprise dans le cycle historique des expérimentations sociales. L'autre, à l'inverse, est trop passionné par les rêves humains pour se préoccuper de tenir un rôle dans le monde. Plus que d'une tension rationnelle en proie aux événements et aux contextes historiques desquels il attend une vérification, il se nourrit d'une tension viscérale qui le rend irréductible. Le premier s'immerge dans la réalité dans l'espoir de la rapprocher du rêve, le second s'immerge dans le rêve dans l'espoir de bouleverser la réalité. Le premier coud des rapports, le second provoque des ruptures. Dans le passé, à propos de cette diversité pas toujours aussi nette, quelqu'un a forgé la distinction entre les anarchistes « raisonnants » et les anarchistes « convulsifs ».

Cette différence a traversé le mouvement anarchiste tout au long de son histoire, le déchirant à de nombreuses occasions, et nous la retrouvons encore aujourd'hui. Chacun suit ses propres penchants et attitudes, naturellement, mais que l'on nous permette de poser une question. Si le rêve doux des anarchistes – un monde privé de toute forme d'autorité – est resté à peu de chose près inchangé, surtout pour ceux qui n'ont jamais pensé

gérer de manière alternative l'existant, que dire de la réalité dans laquelle nous vivons? Celle dont, d'après tant de compagnons, il faudrait partir? Celle dont nous devrions faire attention de ne pas nous isoler? Où sont ces exploités divisés en plusieurs tendances, bien sûr, mais unis par une conscience de classe? Quand Malatesta se déclarait disponible à une lutte commune avec d'autres forces, il faisait référence à des partis persuadés que l'heure de l'extrémisme était arrivé, il parlait des leaders syndicaux qui ne rechignaient pas à faire occasionnellement l'apologie de Gaetano Bresci. C'est le même Malatesta qui parlait à l'Arena di Verona bondée d'ouvriers venus l'écouter, celui dont l'organisation à elle seule comptait 20.000 militants et qui dirigeait un quotidien dont l'important tirage perturbait les dirigeants de nombreux partis. Les anarchistes étaient alors une véritable force sociale, qui se trouvait aux côtés d'autres forces d'après leurs dires disponibles pour une révolution qui était dans l'air.

Tandis qu'aujourd'hui?

Voilà plus d'un demi-siècle que les partis ont cessé de donner le moindre crédit aux ennemis de l'État, les arènes se remplissent uniquement pour des concerts annihilant toute pensée, quant aux anarchistes et à leurs journaux, ils ont si peu d'importance qu'ils ne préoccupent que les flics et plus par devoir préventif que pour d'autres motifs. Dans les rues ce n'est plus la révolution qui est invoquée, mais tout au plus un coup-franc pour son équipe. Ou bien on jase sur les scandales qui impliquent une classe politique répugnante, mais pour qui la majorité des gens continuent inlassablement à voter. Et quand la rage monte, quand le sang monte à la tête, quand on arrive à la limite du supportable... souvent on accomplit des gestes extrêmes contre soi-même pour pouvoir aller à la télévision et exprimer des revendications au président de la République.

Il est toutefois totalement inutile de déranger les choix de ce

Malatesta pour justifier ses accords avec les restes décomposés de la politique révolutionnaire, qu'ils s'agissent de vieux vita-minés ou de jeunes à l'état de ruines. L'anarchiste Malatesta qui en 1914 ou en 1920 comptait sur le Parti Socialiste Italien était déjà critiquable et de fait il fut critiqué, mais c'était encore compréhensible. Son élève moderne qui en 2000 s'acoquine avec les Carc est innommable.

Et qu'il soit bien clairs que ceux qui y perdront dans de telles magouilles stratégiques, ce sera comme toujours les anarchistes. Chair à canons hier, aujourd'hui main-d'œuvre quand les choses se passent bien puis bouc-émissaires quand les choses tournent mal. Mais sans eux, sans leur générosité, sans leur enthousiasme, sans leur énergie (sans leur naïveté?), qu'auraient donc bien pu faire de si nombreux orphelins du communisme d'État qui, jusqu'à quelques années auparavant, semblaient se diriger tout droit vers les poubelles de l'histoire ? Depuis qu'ils ont croisé les anarchistes, on dirait qu'ils ont rajeuni. Qui est-ce qui organise des initiatives pour eux ? Les anarchistes bien sûr ! Qui est-ce qui collecte des sous pour leurs détenus ? Les anarchistes bien sûr ! Qui est-ce qui publicise et diffuse leurs livres ? Les anarchistes bien sûr ! Qui est-ce qui réoccupe leurs locaux pour les leur restituer, y compris contre leurs propres intentions ? Les anarchistes bien sûr ! Qui est-ce qui se fait aide-soignants auprès de leurs cariatides baveuses ? Les anarchistes bien sûr ! Qui est-ce qui sert de service d'ordre à leurs slogans autoritaires ? Les anarchistes bien sûr !

Pas tous les anarchistes, que cela soit clair. Uniquement ceux qui sont pragmatiques et concrets, mielleux et souriants, présents et attentifs aux rapports de bon voisinage qui peuvent toujours être utiles. Eux et le grégarisme qui les produit. Et qui pour cette raison pensent que la différence entre ceux qui détestent l'autorité et ceux qui souhaitent une autre autorité ne réside que dans le préjugé idéologique duquel se débarrasser, et

non pas un « post-jugement » historique à bien garder à l'esprit. Ils sont surtout persuadés que le faire est plus important que le dire, et que les dynamiques qui se développent en faisant sont plus importantes encore que le faire lui-même. Ce qui serait sans doute vrai, *si l'on maintenait intact le lien entre les moyens et les fins*. En le dissolvant, on en arrive à la conclusion que l'on peut dire et faire tout et son contraire ; pourvu qu'il y ait une agitation permanente.

Agitation, mot magique, mobilisateur, chargé d'histoire. Contre l'immobilisme, agitation, agitation, agitation. Nous, toute cette agitation qui ne se préoccupe même pas de ce qu'elle dit et de ce qu'elle fait, tous ces va-et-vient de bas en haut, de gauche à droite, tête baissée pour mieux charger (et ce faisant sans même regarder où on est en train d'aller), nous fait venir le mal de mer. Elle nous donne la nausée. Est-ce un mouvement en propre ou un réflexe conditionné ? Quitte à dépoussiérer de vieilles distinctions, est-ce un *agir* basé sur une projectualité ou un *faire* forcé ? On se meut dans une certaine direction en vertu de ses idées et perspectives, ou bien – après avoir constaté l'inutilité pratique d'idées et de perspectives dans un monde qui n'attribue du sens qu'à l'argent – on se bouge et c'est tout dans l'espoir de réussir ?

« *Nous sommes des perdants – nous l'admettons – d'autant plus si être perdants signifie ne pas vendre ses rêves. Mais, à bien y regarder, qui sont les vainqueurs ? Ceux qui « vivent avec leur époque », c'est-à-dire ceux qui pour être toujours sur la crête de la vague s'adapte au nouveau cours des choses ? Ceux qui « participent au futur parce qu'ils veulent affronter la réalité, et non pas l'éviter » et qui pour faire cela s'immerge dans la Réalité Virtuelle ?* »

Il fut un temps où les anarchistes étaient qualifiés de « cavaliers de l'idée ». Des êtres humains, avec leurs avantages et leurs inconvénients, non exempts de dérapages. Mais capables de parcourir une vie entière à poursuivre la même aspiration. Des personnes d'un seul bloc, comme on dit. De nos jours, où on ne part plus en quête de la cohérence mais de la convenance, où la fermeté de l'Idée a été remplacée par l'élasticité de l'Opinion, comment de telles personnes seraient-elles considérées? Comme des fanatiques, au minimum. Des obtus, disons-le. Prévisibles, surtout. Celui qui reste égal à lui-même est à plaindre car il serait pauvre d'esprit, celui qui change en permanence est à admirer car il est riche d'expérience. Seul le zapping permet d'être mis au courant, de savourer le frisson de la nouveauté. Changer de chaînes, changer d'images, alterner de nouveaux programmes, de nouveaux sons, de nouvelles couleurs, produisant une cacophonie dans laquelle tout se mélange, se dilue et finit par se valoir. Tout cela nous rappelle quelque chose.

C'est une des réverbérations de la rationalité technologique qui a pris possession de la société entière en la soumettant à ses lois. Le zapping est un effet de la frénésie imposée par l'accélération du progrès. Nous ne vivons plus dans un monde organique, mais dans un ersatz artificiel. Depuis que la science est parvenue à pénétrer « le secret de la vie », brisant l'atome et inspectant l'ADN, elle a commencé à prétendre être Dieu et pouvoir recréer l'univers entier. La totalité de l'existence a été détruite, dématérialisée en fragments réorganisés au fur et à mesure pour être mis en vente. Cela explique la diffusion dans tous les milieux de nouvelles chimères, dont la prolifération est rendue possible par les combinaisons infinies disponibles entre les différentes parties qui les composent.

Le triomphe de la technologie a produit un univers clos, auto-régénérant, autonome, qui a rendu l'intervention de l'être humain superflue, hypnotisé par un kaléidoscope d'images étin-

celantes. La recherche du moyen le plus efficace dans l'absolu, dans toute situation, constitue le trait caractéristique de notre époque. L'être humain moderne est devenu l'instrument de ses instruments, le moyen est devenu la fin, la nécessité a été érigée en vertu qui n'envisage pas autre chose. S'étant emparée de la parole, la propagande fait entrer l'agir dans un monde d'images et tend à transformer toute action en exercice illusionniste. La combinaison de l'État avec l'hydre technologique a provoqué – comme cela était prévu depuis un moment – « un énorme désordre mondial qui se traduira par des contradictions et des égarements ».

Au début des années 90, dans un texte anarchiste qui plus tard attirera les attentions malveillantes de la magistrature, on mettait déjà en garde contre l'arrivée de la nouvelle mentalité forgée dans les laboratoires du pouvoir : molle, légère en contenus, basée sur l'*« adaptation à court terme, sur le principe que rien n'est certains mais que tout peut être ajusté »*. Le capital était déjà en train de préparer ses esclaves à intérieuriser une *flexibilité* utile pour leur faire supporter une vie d'incertitudes et de précarité. Cette mentalité était alors identifiée comme le premier obstacle aux luttes insurrectionnelles contre l'État, car elle produisait « une dégradation morale suivant laquelle la dignité de l'opprimé finissait par être négociée et vendue contre la garantie d'une survie pénible. ». Là où « tout collabore et concorde pour construire des individus modestes sous tout aspect, incapables de souffrir, de trouver l'ennemi, de rêver, de désirer, de lutter, d'agir », les luttes ne peuvent que s'estomper et disparaître.

Quelques années après, du côté de l'université, a été publié un essai qui décrivait les caractéristiques du nouvel esprit du capitalisme. Un capitalisme moderne, hypertechnologisé, et même « connexionnistre ». Selon les auteurs, « l'image du caméléon est tentante pour décrire le pro qui sait conduire ses relations afin d'aller plus facilement vers les autres » puisque « l'adapta-

bilité est bien la clef d'accès à l'esprit réseau ». Voilà pourquoi il est « réaliste, dans un monde en réseau, d'être ambivalent [...] parce que les situations que l'on doit affronter sont elles-mêmes complexes et incertaines ». Sans trop d'hypocrisies, les auteurs reconnaissaient alors que cela aboutissait au « sacrifice [...] de la personnalité au sens d'une manière d'être qui se manifestera dans des attitudes et des conduites similaires quelles que soient les circonstances ». En somme, « pour trouver sa place dans un monde connexioniste, il faut se montrer suffisamment *maléables* ». Et pour ceux qui n'accepteraient pas de le devenir ? Il n'y a alors aucun doute, « la permanence et, surtout, la permanence en soi-même ou l'attachement durable à des « valeurs », sont critiquables en raison de leur rigidité incongrue, c'est-à-dire pathologique. Et, selon les contextes, pour leur inefficacité, leur impolitesse, leur intolérance, leur incapacité de communiquer ».

Il y a déjà un demi-siècle, en dénonçant comment la technologie avait rendu l'homme obsolète, un philosophe faisait remarquer qu'ils n'existaient plus de tours d'ivoires dans lesquelles se réfugier de la réalité, car la réalité elle-même nous avait enfermés dans sa tour pleine de fausses images dans lesquelles nous refléter. Une diversion accomplie « dans un but réaliste précis », celui de nous façonner et de nous manipuler. Et il rappelait comment celle-ci qualifie « « d'introvertis » ceux qui lui opposent une résistance, et « d'extravertis » ses victimes maléables ».

Nous voilà arrivés : ceux qui veulent défendre leur individualité de l'invasion d'une société totalitaire sont critiquables en tant qu'introvertis, inefficaces, intolérants, autistes ; ceux qui au contraire accueillent les valeurs et les modèles sociaux, ayant renoncé à leur individualité ou n'en ayant jamais possédé, sont à admirer parce qu'ils sont extravertis, actifs, disponibles, communicatifs. De cette manière l'orgueil rebelle est liquidé comme

symptôme d'obtusité mentale et la versatilité servile est récompensée en tant que manifestation d'une ouverture mentale.

Nous sommes ici face à ce qui a été défini comme la *rationnalité de l'incohérence*. La domination technologique ne s'est pas limitée à réduire la signification, elle l'a radicalement renversée, obtenant un résultat terrible – la différence entre liberté et servitude réduite à une simple nuance. Pensons au concept de contradiction, autrefois regardé avec soupçon parce qu'on en déduisait implicitement qu'il en découlerait une *incompatibilité*, marque de fausseté et d'opportunisme. Aujourd'hui c'est considéré comme une vertu qui manifeste une *juxtaposition*, synonyme de pluralisme et de richesse. Cela signifie que tout est devenu compatible, les conflits et les antagonismes irréductibles ayant cessé d'exister. Ce n'est pas un hasard si ces derniers temps le langage politique a été envahi par une infinité d'oxymores qui n'ont pour unique but que de miner la pensée, de désorienter l'intelligence critique en émiettant ses points de référence. La guerre humanitaire, la banque éthique, le marché équitable et solidaire, la vidéocamera de surveillance « amie », les incinérateurs qui conservent l'environnement propre, le nucléaire sûr... toutes ces expressions ingurgitées vont de pair avec les tomates qui ont un goût de poisson ou les vaches qui produisent du lait de brebis. Il ne s'agit pas de la perversion poétique qui ouvre grand la porte à la fantaisie, soustrayant les paroles à la logique utilitariste et marchande, mais de la manipulation propagandiste qui prépare le terrain aux projets du pouvoir.

L'Italie, nation-laboratoire de la contre-révolution, est depuis des années tyrannisée par un riche capitaliste qui se prétend « ouvrier », mais aussi P2iste qui fait des affaires avec la mafia et en même temps législateur et leader apprécié, ainsi que serviteur de Washington mais également serviteur de Moscou pour des intérêts de milliardaires, ainsi que vulgaire sexomane et à la fois défenseur des valeurs chrétiennes... même sa ressemblance

avec Caligula et ses chevaux élus ministres ne parviennent pas à surprendre désormais. De manière plus générale, en politique les limites entre la droite et la gauche se sont tellement évaporées qu'aujourd'hui c'est l'ex-élève d'un fusilleur de partisan qui demande le droit de vote pour les immigrés. L'éclatement de tout sens n'a rien épargné, pas même le prétendu « sens de l'État ». Étourdis par ces changements tourbillonnants, qui tracent un panorama impensable autrefois, en fin de compte on en arrive à l'habituation. On apprend à nous convaincre en ne faisant plus attention à rien. Les protestations contre tel ou tel « conflit d'intérêts » représentent les résidus rétrogrades de ceux qui sont incapables de comprendre que, au nom de l'intérêt, tout conflit a été aboli.

Cette désolation, diffuse dans tous les terrains de l'existence, nous la retrouvons aussi aujourd'hui à l'intérieur d'un mouvement qui ne fuit absolument pas la misère ambiante, la reflétant même dans sa débâcle éthique. À l'ère de la précarité et de l'insécurité généralisée, la majorité des compagnons n'ont plus de convictions personnelles, ils sont devenus pragmatiques. Ils n'ont que des opinions, pérennement révisables. On ne se demande plus si une chose est juste ou erronée (question éthique) mais si elle est efficace ou inefficace (question technique). Sans un futur auquel rêver, sans un passé duquel apprendre, il ne reste qu'à participer à l'éternel présent cybernétique, s'agitant pour conserver les apparences d'une initiative abandonnée à la marchandise des lois du spectacle et de la propagande.

Si pour l'homme quelconque seul ce qu'il a vu à la télévision est réel, pour le compagnon quelconque seul ce qu'il a lu sur internet est réel, idéalement avec des images en accompagnement. Et plus on apparaît, plus on est actifs ! Plus on est actifs, plus on se gagne des préférences ! D'où la profusion de communiqués, d'actions qui une fois immortalisées deviennent des *performances*. D'où l'usage délirant du superlatif, comme celui qui

transforme une dégradation en « attaque » ou un coup de téléphone de protestation en « action directe » (on est loin des « un million de postes de travail ! »). Nous vivons dans une virtualité réelle où tout devient relatif, compatible et donc *possible*. Et on sait pertinemment que dans la société technologique « le possible est presque toujours accepté comme obligatoire, ce que l'on peut faire devient ce que l'on doit faire ». Cela est dû à la transformation du moyen en fin, ce qui amène *tout simplement* à la disparition de la fin, avec l'exaltation aveugle de (presque) toute pratique qui en dérive.

Voilà pourquoi l'*affinité* n'apparaît plus dans le vocabulaire des anarchistes, parce que l'*affinité* est le partage d'une perspective qui a été perdue.

En chimie, l'*affinité* est définie comme « une propriété des éléments chimiques qui indique la tendance d'un d'entre eux à se lier avec un autre ». Même dans ce domaine, ce sont donc les substances qui sont affines, et non pas les *formes*. Mais ceux qui sont privés de substance, et encore plus ceux qui voudraient toutes les représenter, ont de bonnes raisons de ne se préoccuper que des formes. Les premiers justifient leur confusion, les deuxièmes leur ambition. Ainsi, au fil des ans, les diverses pratiques passées au premier plan ont été célébrées indépendamment de leurs motivations. La lutte armée, ou l'occupation d'espaces, ou les affrontements de rue, ou les blocages... chaque époque se distingue par un moyen considéré comme un critère de jugement et un point de rencontre. Mais seule l'époque actuelle a la prétention d'avoir rendu autonomes les instruments, de les avoir détachés de leurs objectifs, ce qui est précisément une caractéristique de la technologie. On nous dit, et on nous répète aujourd'hui, qu'il existe des *moyens sans fins*. Voilà pourquoi, si on ne veut pas rester derrière un monde qui va trop vite, il faut courir derrière le *comment* sans s'arrêter à penser au *quoi* ni au *pourquoi*.

Se ressembler pour s'assembler, s'assembler pour être plus efficaces, c'est la seule chose qui compte. Alors, voilà que l'anarchiste collabore avec l'écologiste d'État, que le libertaire présente des livres sur de grandioses armées maoïstes (pourquoi pas avec des ex « brigadiques » se faisant passer pour des irréductibles... journalistes de gauche), que l'incroyant sémeut face au respect de l'obligation islamiste de la prière... et ce ne sont que quelques-uns des exemples innombrables que l'on pourrait donner et qui malheureusement sont amenés à augmenter. Qu'y a-t-il d'étrange à tout cela? Rien désormais, du punk qui travaille pour la grande industrie, au compagnon qui réclame la protection pour les infiltrés... là aussi on a fini par s'habituer. Plus encore, c'est quand on le fait remarquer qu'on semble étrange. Étrange et de mauvais goût. S'il était encore vivant, Andrea Costa s'en prendrait à la « rancœur personnelle » de ceux qui le critiquent, il les accuserait d'être des dogmatiques qui tiennent le livre noir des pitreries des autres, des tendances avec le fusil pointé en défense de l'idéologie. Et il serait certainement applaudi! Parce qu'« après tout chacun est libre de dire et de faire ce qu'il veut, dans le fond nous sommes tous compagnons, quelque chose vaut toujours mieux que rien ».

C'est là la beauté des formes, des moyens. À la différence des fins, ils unissent parce qu'ils sont faciles à partager. Si faciles qu'ils sont à la portée de n'importe qui... même des flics. Nous touchons là une des conséquences les plus néfastes de la décomposition en cours. *L'affinité* hier incontournable exigeait la connaissance réciproque, l'approfondissement des contenus, un échange continu de points de vue et de critiques, au fil d'un parcours projectuel commun. L'actuelle recherche de rapports et d'*affectivité* se contente du partage éphémère de situations particulières. Si ce ne sont plus ceux qui partagent les mêmes idées qui sont des compagnons, ceux qui ont les mêmes perspectives, mais ceux qui se trouvent présents aux mêmes rendez-vous, qui

fréquentent les mêmes endroits, qui accomplissent les mêmes gestes ; si toute diversité est annihilée pour ne pas limiter le nombre des participants et favoriser la frénésie activiste... que l'on ne vienne pas se plaindre par la suite de la présence d'espions et d'infiltrés de tout type et uniforme.

La recherche de l'affinité a été abandonnée parce qu'aujourd'hui on la considère comme une perte de temps, une sélection trop exigeante qui risque de mener à l'isolement. Mais au moins, en restant sur le plan purement technique de ce raisonnement, cela éviterait toute instrumentalisation et permettrait d'identifier ses complices en mettant un filtre à ceux qui ont des intentions bien différentes, des plus naïfs aux plus louches. En retirant le filtre afin d'augmenter le volume de portée, la pollution est inévitable. Ainsi, en supprimant l'idée au profit du sentiment, combien de dégâts sont causés et combien de temps faudra-t-il pour y remédier ? Non pas que le sentiment soit dépréciable en soi, bien au contraire. Mais c'est une chose que le sentiment qui nous accompagne dans notre parcours, en procurant des émotions à ce qui autrement risquerait d'être un programme froid. Et c'en est une autre que le sentiment en opposition à l'idée, souffle visqueux qui entrave tout projet individuel.

Par ailleurs, ceux qui pensent qu'un bagage plus léger permet un voyage plus lointain, auront tôt ou tard des raisons de revenir dessus. C'est le problème de tout nihilisme, celui d'avoir le souffle court. À moins de vivre vite et de mourir jeunes, tôt ou tard on est contraint d'affronter la question de l'avenir. Et là, ceux qui dans leur jeunesse se sont satisfaits de faire *tabula rasa* risquent de se retrouver démunis d'instruments et contraints de s'agripper à ce qu'il y a de pire en circulation.

Si le refus de l'académie ne peut pas devenir l'apologie de l'ignorance, la volonté de savoir ne peut pas non plus prendre le chemin le plus court qui consiste à emprunter des concepts. Ici comme ailleurs, il faut se décider à trouver un chemin aussi au-

tonome que possible. Autrement, même avec les meilleures intentions, on finira par parcourir celui des autres. Le plagiat est nécessaire, le détournement est aussi préférable. Mais laissons tomber les choeurs, s'il vous plaît. Qu'ils y réfléchissent à deux fois ces compagnons qui, pour sembler intelligent et à la mode, s'obstinent à dénoncer « des états d'exceptions permanents » qui ne peuvent perturber que les belles âmes démocratiques, ou bien à revendiquer des « formes-de-vie » qui dans le meilleur des cas sont des mousses de survie dans les interstices du capital.

« *Qui que nous soyons, nous sommes les
aventuriers de notre idée* »

Il n'y a pas que la mort qui est vulgaire, la vie l'est aussi quand « elle danse sans avoir sur le dos les ailes d'une idée ». Sans ailes, pour le dire avec un vieux compagnon, il n'y a que des crapauds bourgeois et des grenouilles prolétaires aux prises avec leur pugilat, avec leurs luttes rachitiques qui soulèvent de la boue jusqu'à souiller les étoiles. Pour donner un exemple concret pensons à l'actuel discours subversif et observons jusqu'à quel point son axe s'est déplacé, passant de la réalité du *désir* à la satisfaction du *besoin*. Le désir est l'assaut du ciel étoilé. Le besoin est le pataugeage dans la boue, c'est ce qui unit les crapauds et les grenouilles. C'est le pain quotidien, dont la saveur a toujours un arrière-goût amer parce qu'il est obtenu avec la soumission au travail. Mais l'être humain n'a pas seulement besoin de se remplir l'estomac. Nous voulons le pain, mais aussi les roses ! « Les roses, où sont les roses ? », se demandait le même vieux compagnon.

Oui, nous nous posons la même question. Aujourd'hui, quand nous nous trouvons tous avec les épaules contre le mur et un

couteau pointé sur la gorge, avec des portefeuilles légers et des factures à payer, avec des militaires dans les rues et des centrales nucléaires en construction, qui voulez-vous donc que les roses intéressent? Voilà pourquoi on se limite à parler de besoins. Voilà pourquoi plus personne ne regarde les étoiles. Voilà pourquoi les anarchistes et les staliens se retrouvent aujourd'hui côté à côté. Aujourd'hui, il faut se battre en défense du pain. Demain, qui sait, on partira peut-être à la recherche des roses. Selon certaines études, les salaires des ouvriers italiens des années 70 étaient parmi les plus élevés en Europe tandis qu'aujourd'hui ils sont parmi les plus bas. Maintenant on est contraint de mendier le strict nécessaire simplement pour survivre, en acceptant n'importe quel chantage patronal. *Quand c'est la survie biologique elle-même qui est mise en danger, on finit par se battre en faveur de la simple survie.*

C'est ce qui arrive à ceux qui montent sur les grues, sur les toits, ou s'enferment dans de vieilles prisons. Après une existence passée au service des autres, ils sont destinés au pilon. Que faire si ce n'est se battre pour pouvoir continuer à survivre? Il y en a qui disent que cela réchauffe le cœur de nombreux subversifs de voir des personnes lutter pour ne plus être exploités comme des esclaves, mais comme des salariés. Nous non, ça nous le gèle. Comme les larmes du mineur désespéré de ne plus entendre le son rassurant de la sirène matinale. Nous comprenons ce désespoir humain, la dure nécessité de donner un toit et de la nourriture à sa famille. *Mais nous n'accepterons jamais le droit de revendiquer une vie de merde.* Nous ne comprenons pas ce qu'il y a d'enthousiasmant dans le fait de s'efforcer de renégocier au rabais les termes d'un chantage. Les syndicats remplissent déjà cette fonction. S'ils ne sont plus en mesure de le faire, pourquoi devrions-nous le faire nous?

Un État qui risque la banqueroute n'est même plus capable de fournir ces services minimums qui leur assuraient le soutien

populaire : donner à manger aux affamés, soigner les malades, accueillir les sans-abri... Ce devrait être à nous de prendre le relais et de faire voir au troupeau populaire autour de quel pasteur il doit se serrer ? Ne parvenant pas à réveiller la conscience des masses, nous devrions attirer leur passivité avec l'efficacité de notre organisation caritative ? Des Black Panthers au Hamas, c'est ce qu'ont toujours fait les rackets politiciens (et les églises). Trouver des consensus entre les strates les plus pauvres de la population en satisfaisant leurs besoins élémentaires : je te fournis un service essentiel garni d'un peu de doctrine idéologique, tu me le rends par ta militance.

Quand la subversion se met au service de la misère, quand c'est le réel qui tend à devenir imaginaire, alors le cercle se referme et la domination a obtenu sa victoire la plus atroce. Après avoir enchaîné nos corps avec le travail, après avoir envahi et colonisé nos sens avec la technologie, grâce à la menace la plus brutale il a aussi réussi à mettre nos rêves au pilori, nous contraignant à nous préoccuper uniquement des manques les plus immédiats. La reproduction sociale est ainsi complète, sans échappatoire.

Dans un tel contexte, les luttes qui peuvent éclater ne courrent pas le risque de sortir du ring du pugilat. Comment pourront-ils servir de prétexte à d'autres, quand il n'y aura rien d'autre dans l'esprit et dans le cœur des êtres humains ? Comment pourront-ils servir de rampe de lancement, quand il n'y aura plus d'ailes avec lesquelles s'envoler ni d'étoiles pour servir de guide ? Comment pourra se répandre sans obstacle le goût pour la liberté, si les anarchistes les premiers ont honte de leurs idées, y renoncent, les renient, les mortifient afin de se faire accepter par une masse servile et aliénée comme jamais auparavant, pour en rester au passé, « connectés en temps réel », avec la société technologique ? Comment pourra-t-on plonger dans l'inconnu quand tout le monde ne voudra qu'être *enraciné dans la réalité* ? Plus on s'enracine, plus on devient stable. Et, pour ne

pas donner l'impression d'être immobiles, il ne reste qu'à *s'agiter* dans le vent, comme des girouettes.

Abandonnons ce chantage, le plus odieux de tous. Pour décrire le moment historique que nous sommes en train de traverser, on pourrait reprendre l'image inventée dans la période la plus sombre du 20ème siècle : minuit dans le siècle. Mais c'était une époque dans laquelle la nuit universelle était si noire qu'elle ressemblait à une promesse d'aurore. Aujourd'hui, face à cette horreur sans visage, face à ce totalitarisme sans dictateurs, il n'est pas facile de résister à la tentation la plus insidieuse et la plus secrète ; celle du renoncement, de l'abandon face au caractère insensé de tout cela. Mais si le désespoir et le pessimisme nous empêchent de nous faire des illusions, ils n'ont détruit ni les idées ni l'espoir. Au contraire, c'est justement l'incertitude de l'époque qui nourrit et alimente la détermination. Dans n'importe quelle contingence, quelle que soit la situation dans laquelle nous nous trouvons, même la plus dramatique, trouvons la force pour dire à haute voix : nous ne voulons pas la survie, plutôt la vie. Au diable les miettes de pains qu'ils voudraient nous voir mendier ! Nous voulons les tartes, nous voulons les roses ! Et nous les voulons tout de suite !

Que l'État dégage de nos rêves ! Que la survie dégage de notre vie !

« *La révolution est le mouvement entre deux conditions. Que l'on ne s'imagine pas à ce propos un rouleau qui tourne lentement, mais un volcan qui entre en éruption, une bombe qui explose ou même une bonne sœur qui se déshabille... Laissez-nous être chaotiques !* »

Comme on le disait, nous nous trouvons dans une situation sans précédents. Nous naviguons sans boussole sur une mer en tempête, avec les étoiles couvertes par les nuages. Le totalitarisme techno-démocratique a anéanti toute utopie qui aurait pu le menacer, en épuisant sa source. Mais en même temps, son empire est en train de s'effondrer comme les murs de Pompei, qui ont résisté à des siècles d'histoire mais pas à des décennies de virtualité réelle. Le marché planétaire hyperfuturiste n'a pas maintenu ses promesses de paradis, ses corridors se révèlent même être un enfer, mais tous veulent en être clients. Ici et là, entre des rayons désespérément vides ou débordants de marchandises avariées, on commence à enregistrer des sursauts de rage. La classe dirigeante est désormais contrainte d'admettre que la situation pourrait exploser d'un moment à l'autre, mais qu'il n'y a pas d'alternatives. Laissant tomber aussi bien le pessimisme niais selon lequel on a vu pire, une question reste ouverte : que pouvons-nous faire ?

Oublions la Grèce. Là-bas une population combative et fière a été capable de descendre dans les rues aux côtés d'un mouvement anarchiste combatif. Nous ne pensons vraiment pas qu'il vaille la peine de faire des comparaisons et des analogies. Oublions aussi la France. Ses mouvements sociaux, ses périphéries facilement inflammables, tout cela est totalement inconnu sous nos latitudes. Ses ouvriers qui séquestrent des dirigeants et menacent de faire sauter les usines, chez nous ils se séquestrent eux-mêmes et menacent de se suicider. Vous remarquez quelques différences ? Pourtant, sous l'impulsion des événements, les choses sont en train d'évoluer. Les feux ont à peine illuminé le centre de Rome, échappant pour quelques instants au contrôle des pompiers habituels. Et donc...

Donc il faut dépasser le sentiment d'impuissance paralysante qui nous amène, si ce n'est à la résignation, à la guerre privée contre l'État ou au reproche publique contre l'État. À bien y

penser, bien qu'antithétiques, luttarmatisme et citoyennisme s'alimentent l'un l'autre. La fermeture identitaire du premier fomente l'ouverture au compromis du second, et vice versa. Il n'y a rien à attendre de ceux qui en sont satisfaits, ni marche arrière ni changement de direction. Il vaut largement mieux les laisser à leur destinée. Qu'ils continuent à courir derrière les lumières de la rampe, la première page ou l'applaudissement des assemblées qui devraient en sanctifier la magnificence. *Il faut en sortir, à tout prix, avant que l'habitude ne nous coupe les ailes sans espoir.*

Pour nous, « l'approbation du public est à fuir par-dessus tout. Il faut absolument empêcher le public d'entrer si l'on veut éviter la confusion. J'ajoute qu'il faut le tenir exaspéré à la porte par un système de défis et de provocations(...) Pas de concessions au monde et pas de grâce. ». Pas de concessions au monde signifie développer les tentations contre toutes les tentatives d'intégration sociale. Cela signifie redécouvrir la saveur de l'incompatibilité entre liberté et servitude, entre anarchie et État (et contre-État). Cela signifie aller à la recherche des désireux qui veulent mordre le plaisir et laisser tomber les besogneux qui pleurent de souffrance. Contrairement à ce que récite la chanson, la liberté n'a rien à voir avec la participation. Dans une société comme la nôtre, dont l'uniformité est telle que même de nombreux libéraux se risquent à la qualifier de totalitaire, la liberté c'est la désertion. S'il n'est pas possible de penser librement à l'ombre d'une chapelle, comment peut-on agir librement à l'ombre d'une mairie ? Déserter la politique, toute forme de politique, pour reprendre le temps, la force et l'intelligence.

Pour ralentir ce monde, il faut le priver d'énergie. Pour l'arrêter, il faut provoquer des courts-circuits. Tout cela s'appelle désertion et sabotage. Afin qu'il ne vienne à personne l'idée de l'ajuster, il faut aussi évoquer dès maintenant un monde qui soit véritablement différent. Pour cela il faut recommencer.

Recommencer à rêver, en interrompant les flux du réalisme. Recommencer à agir, en interrompant les flux du pouvoir.

C'est en cherchant l'impossible que l'homme a toujours réalisé le possible. Ceux qui se sont sagement limités à ce qui leur paraissait le possible n'ont jamais avancé d'un seul pas ».

L'utopie, le rêve, l'impossible, le merveilleux, l'inconnu... ce ne sont que quelques-uns des termes avec lesquels a été définie la tension humaine vers l'absolument autre. Une tension individuelle, évidemment, qui quand elle ne se limite pas à inspirer des nausées esthétiques est accompagnée de la dérision des secrétaires de parti et des sacristains des paroisses (« une place pour les rêves, mais les rêves à leur place » disait un poète mort en camp de concentration). Parce que, en poste ou aspirant l'être, ceux-ci n'aiment pas que l'on saccage leurs habitudes séculaires qui garantissent la misère du grand nombre et le pouvoir du petit nombre.

Comme d'autres avant nous, nous pensons que la foi et l'assujettissement au monde réel sont le fondement de toute servitude. Habituer dès la naissance à vivre à l'intérieur de la prison quotidienne, nous sommes persuadés que rien ne peut exister au-delà de ses murs. Notre seule expérience de vie coïncide avec ses rythmes et ses règles. Nos sens sont modelés sur les sons, les couleurs, les odeurs, les saveurs, une densité que l'on trouve à l'intérieur. Nés en esclavage, nous sommes prêts à jurer que la chaîne qui nous tient attaché est quelque chose de totalement naturel et inévitable.

C'est pour cette raison que nos plaintes ne vont pas au-delà des formes de notre prison, qu'elles réclament des réformes. Personne ne met la substance en discussion, car cela serait aussi absurde et inconcevable que de critiquer le surgissement du so-

leil. Ce qui est État/a été, c'est aussi ce qui est et ce qui sera. Ils sont rares les prisonniers persuadés que, derrière ce mur, il y a tout autre chose. Des étendues de champs parfumés ? Si seulement. Des fleuves dans lesquels plonger et nager ? Peut-être. Des jungles regorgeant de dangers ? C'est possible. Personne n'a jamais vu cet *autre* à la première personne, mais l'a uniquement imaginé, voilà pourquoi il n'est pas possible de faire des prévisions qui ne soient pas elles aussi illusoires. Pourtant il existe, nous en sommes convaincus. Il suffirait d'abattre le mur qui nous en sépare. Il s'agit là d'une tentation dynamitarde qui ne trouve pas beaucoup de consensus parmi une masse de détenus à laquelle on a enseigné dès la petite enfance qu'"on n'abandonne pas le certain pour l'incertain". Quand on la confie à des compagnons d'infortune, ils nous prennent pour des fous. La crainte de représailles et la peur de l'inconnu conduisent à se contenter de repeindre les murs de sa cellule. Et c'est là que le réalisme montre sa nature policière, en occupant tout l'espace du pensable.

C'est un cercle vicieux dont on ne sort pas. Pour nous évader, nous avons besoin de la complicité des autres prisonniers, qui toutefois ne veulent rien en savoir. Si nous manifestons ouvertement nos propositions, nous nous cognons contre le mur de gomme de l'incompréhension. Alors, afin de gagner leur confiance, nous baissions d'un ton, nous nous contentons de murmurer de temps en temps nos aspirations véritables, et entre-temps, pour nous faire accepter nous participons à leurs revendications pratiques, concrètes, immédiates, à savoir des promenades plus longues, des cellules plus spacieuses, de la nourriture plus nourrissante... Et plus nous nous plongeons dans leurs intérêts, plus ceux-ci absorbent notre temps et notre attention, plus nous négligeons nos désirs les plus profonds. Jusqu'à les oublier.

Cela s'appelle la reproduction sociale. L'activité quotidienne des

êtres humains se reproduit elle-même ainsi que le milieu environnant. Un esclave qui se comporte en esclave reproduit l'esclavage. Un prisonnier qui se comporte en prisonnier perpétue la prison. La famille, l'école, le travail, tout ce que nous faisons quotidiennement reproduit le système social. Participer à la réalité reproduit la réalité. Pour réussir et aller au-delà, il faut briser ce sortilège. Il faut sortir de ce cercle magique, au prix de rester tous seuls. Voilà pourquoi on ne peut pas renoncer au rêve. Voilà pourquoi il devient fondamental de redécouvrir le « rêveur définitif » qui est en nous, unique rempart contre le triomphe du citoyen-consommateur définitif.

Oui, la médiocrité de notre univers dépend *aussi* de notre pouvoir d'énonciation, plutôt que d'enrichir le langage de l'anarchie, nous l'avons d'abord réduit puis abandonné totalement en faveur de quelques slogans anti-racistes, antifascistes, anti-je-ne-sais-quoi. Un défenseur acharné des assemblées populaires disait que si l'on veut atteindre les gens il faut utiliser un langage qui leur soit familier, compréhensible. Cela n'a pas de sens et n'est pas commode de parler de révolte ou de subversion avec les femmes au foyer et les employés, on ne serait pas compris. Mieux vaut miser sur une « nouvelle politique d'en bas », une « autre commune » ou des trucs du style. En suivant cette logique implacable, on a fini par marchander le langage du désir avec la grammaire du besoin. Le résultat a été une invasion de « fausse démocratie », de « dérives autoritaires », de « métropoles niées » de « droits en danger »... des choses qui titillent les opinions conformistes d'autrui dans la mesure où elles réprimencent leur pensée rebelle.

Il y a un siècle, il y en avait qui proclamait avec fierté : « nos livres, ô bourgeois, vous sont incompréhensibles ». Il ne s'agissait pas d'un analphabète qui devait justifier son ignorance. C'était la violence poétique crachée au visage de la médiocrité du monde bourgeois. Un monde qui doit être frappé dans ses

institutions politiques, dans ses intérêts économiques, dans ses structures sociales, mais aussi dans ses présupposés logiques et linguistiques. Porter le désordre dans ses palais, dans ses marchés, dans ses rues, mais aussi dans ses discours. Redécouvrons cette fierté. Maintenons vivant ce que la chienneté journalistique appelle « l'autisme des insurgés », l'altérité et le caractère réfractaire à la raison d'État. Laissons le réalisme à ceux qui veulent spéculer dessus. Ça suffit avec les revendications pondérées et pleines de bon sens, avec la Bourse qui finance le savoir, avec les parcours alternatifs à haute vitesse, avec le tri sélectif des déchets, avec les permis de séjours pour tous (propositions cousins des marchandises sans logo ou du salaire minimum garanti). Ça suffit avec tous les réparateurs et les ajusteurs d'un monde qui ne mérite pas autre chose que de disparaître. Réhabilitons l'irréalité de nos désirs, leur mouvement tumultueux qui ne connaît pas de digues, leur capacité à transpercer la chair et à faire couler le sang. Traversons la réalité pour découvrir non pas ce que l'on peut faire, mais ce que l'on *ne peut pas* faire. En rêvant les yeux ouverts, le monde et ses modèles vacillent, aucune justification ne les soutient plus. Une fois en proie à cette ivresse, rien ne parviendra à nous retenir de le renverser. Nous nous rendons compte que cette incitation au rêve, dans une période si sinistre qu'elle nous rappelle les pires moments de l'histoire, peut sembler déplacée. Si l'abîme se repeuple de la faune la plus immonde, si la guerre de tous contre tous est une hypothèse toujours moins lointaine, quel sens cela a-t-il de se perdre dans les utopies ? Pour répondre à cette question, nous sommes contraints de la renverser. N'est-ce pas justement parce que l'on a cessé de rêver que l'on a fini tout droit dans le tourbillon aspirant de cette réalité dont nous sommes otages ? N'est-ce pas précisément l'absence d'utopie qui constraint les conflits sociaux à prendre les caractéristiques du citoyennisme ou de la guerre civile ? N'est-ce pas seulement en offrant une perspec-

tive que l'on peut (peut-être) empêcher à la rage de gaspiller ses coups tirés à l'aveugle ?

D'une petite étincelle peut jaillir une flamme

Nous l'admettons. Chaque fois que nous entendons pester contre ceux qui restent à la fenêtre plutôt que de se jeter dans la mêlée populaire, nous ne pouvons pas nous empêcher de sourire. En partie parce que nous ne comprenons pas comment on peut réduire l'ensemble de l'espace à disposition en seulement deux endroits : la place de ceux qui luttent collectivement – les uns à côté des autres, les uns sous les yeux des autres, certificat réciproque de conduite révolutionnaire – ou la fenêtre où sont perchés ceux qui ne font que dalle individuellement. Quel manque d'imagination.

Il est absolument vrai que – comme on disait quand on voulait en arriver à couteaux tirés avec l'existant et ses faux critiques, et non pas discuter avec eux : « Si l'on pense que lorsque les chômeurs parlent de droit au travail on doit en faire autant (avec les distinguos de rigueur entre salariat et « activité socialement utile »), alors le seul *lieu de l'action* devient la place remplie de manifestants. ».

Mais la raison principale qui nous pousse à sourire est différente. Les références aux fenêtres nous font penser à l'Hôtel de l'Étoile Bleue de Prague. C'est une des anecdotes les plus connues de l'insurrection de 1848. Le congrès panslave, plein de braves personnes enragées contre le gouvernement mais fervents partisans des bonnes manières démocratiques, vient tout juste de se terminer, pile le jour de la Pentecôte. Une messe solennelle est célébrée en extérieur et sur le chemin du retour quelques petits accrochages ont lieu avec les troupes autrichiennes. La tension monte, surtout face à l'hôtel qui héberge

un grand nombre de délégués du congrès. Soldats et habitants lambda se font face, s'insultent, mais rien de plus. Personne n'ose. Jusqu'à ce que depuis la fenêtre de l'Étoile Bleue éclate une fusillade contre les militaires qui, en réaction, ouvrent le feu sur la foule. Celle-ci rentre en furie, réagit, se déchaîne : c'est le début de l'insurrection. La légende veut que ce soit Bakounine qui était à cette fenêtre. Mythe ou réalité, cette petite histoire nous a toujours semblé significative. Quand l'air se remplit de poudre noire il n'y a pas besoin d'un grand mouvement organisé qui décide en assemblée plénière où pointer ses mille lance-flammes professionnels sous l'œil expert de ceux qui ont étudié la haute stratégie à l'ombre de la Sorbonne. Il suffit d'un petit briquet, le cailloux d'un garnement comme à Gènes en 1746 ou la vidéo d'un passant comme à Los Angeles en 1992. Voilà pourquoi tout n'est pas perdu.

Le soleil de l'avenir s'est éteint, étouffé par les fumées de la société industrielle, mais le climat sur la terre est en train de devenir incandescent. Il ne reste aux annonciateurs de l'heureuse nouvelle sous forme de théorie révolutionnaire qu'à transmettre aux masses que les souvenirs d'un temps révolu. Le sujet révolutionnaire s'étant évanoui et la conscience de classe ayant été anéantie, il ne leur reste qu'à secouer la tête face aux révoltes modernes, se plaignant de leur caractère incompréhensible. Ces explosions de rage courrent peu le risque de ressembler aux révolutions sociales les plus connues, celles qui se battaient pour un noble idéal de « liberté et justice » – il est plus probable qu'elles baignent dans les troubles de la guerre civile.

Le déchaînement des mauvaises passions, hypothèse chère aux anarchistes qui précédèrent la véritable naissance du mouvement anarchiste organisé, risque d'être la seule arme entre les mains des anarchistes contemporains, en tout cas de ceux qui se retrouvent à vivre dans une société *qui ne veut plus entendre raisons*, pas même celles révolutionnaires. L'histoire n'ira pas vers

l'anarchie, mais il semble qu'elle se dirige vers le chaos.

Partir à la campagne se préparer pour le post-chaos, quand ceux qui se seront organisés matériellement auront plus de chance de survie, ou rester en ville à s'abrutir en se livrant à la politique du moindre mal ? C'est le grand dilemme de tous les amis du peuple. Il ne nous appartient pas. À la différence de ceux qui aiment le pas cadencé de la marche, nous avons toujours été allergiques à la laine vierge. La tyrannie du nombre n'impressionnait pas certains anarchistes du 19e siècle, en pleine époque populiste, elle ne peut certainement pas nous impressionner aujourd'hui : « Si l'on sait choisir le moment opportun, ou si l'on possède l'art de provoquer les événements, pour faire une révolution il suffit d'un petit groupe d'hommes sûrs et prêts à tout, qui avec quelques actions décisives, irréparables, rendent impossible le retrait des forces engagées », disait un insurgé de 1848. Non, décidément cela ne suffit pas du tout pour « faire » la révolution. Mais cela pourrait constituer un bon début.

« Avec le naturel des saisons qui reviennent, chaque matin des enfants se glissent entre leurs rêves. La réalité qui les attend, ils savent encore la replier comme un mouchoir. Rien ne leur est moins lointain que le ciel dans les flaques d'eau. Alors, pourquoi n'y aurait-il plus d'adolescents assez sauvages pour refuser d'instinct le sinistre avenir qu'on leur prépare ? Pourquoi n'y aurait-il plus de jeunes gens assez passionnés pour déserter les perspectives balisées qu'on veut leur faire prendre pour la vie ? Pourquoi n'y aurait-il plus d'êtres assez déterminés pour s'opposer par tous les moyens au système de crétinisation dans lequel l'époque puise sa force consensuelle ? »

En pensant à ce qui se passe dans toute l'Europe, il est facile de

présager que l'avenir proche sera riche en luttes, en conflits et en désordres. Leurs motivations, comme leurs objectifs, seront vraisemblablement totalement insipides. Est-ce que cela constitue en soi une raison pour les ignorer? Selon nous, cela explique assez la raison pour laquelle il vaut mieux ne pas revendiquer la nature de ces luttes, mais seulement leur potentialité. Leurs excès ne nous intéressent pas plus que leurs excès.

Donnons un exemple. À Terzigno, dans la province de Naples, des mobilisations ont lieu actuellement contre une nouvelle décharge. Non seulement, le gouvernement a rouvert l'ancienne décharge, déjà à la limite de ses capacités, mais il a aussi décidé de l'agrandir en construisant une nouvelle à côté. Cela a provoqué la colère des habitants, lassés de vivre dans une zone transformée en dépotoir.

Que faire face à une telle situation? La snober parce que de ces habitants veulent seulement de l'air, de la terre et de l'eau propre, et pas du tout l'anarchie? Ce serait un choix certes légitime, mais qui aurait comme conséquence logique le renoncement à toute intervention dans les luttes sociales puisque celles-ci seront toujours partielles et limitées. Au contraire, nous pensons qu'il est possible d'intervenir, *sans renoncer ni à nos idées ni à nos objectifs*. À Terzigno, pour en revenir à notre exemple, il y a ceux qui ont organisé sur place des rencontres et des assemblées afin d'établir « par en bas » le tri sélectif. Ce monde basé sur la consommation de marchandises produit des tonnes de déchets, trop pour pouvoir les éliminer, et c'est nous qui devrions résoudre le problème causé par son fonctionnement? Nous devrions nous efforcer d'en colmater les failles, à faire *nôtres* ceux qui sont *ses* problèmes? Non, merci. Et puis, il y a ceux qui ont participé à des rassemblements et à des blocages. Une tout autre histoire, naturellement. Entre autres parce que là-bas les « traditions locales », bien différentes de celles du Val Susa, n'ont mis que vingt-quatre heures avant d'arriver à la

guérilla urbaine avec les forces de l'ordre, faisant la cible de bouteilles incendiaires.

Et puis, quelque chose d'autre a eu lieu. Quelqu'un ne s'est pas limité à attendre sur place, au milieu de la foule et sous les yeux des flics, l'arrivée des camions pleins d'ordures pour pouvoir les bloquer. Il est allé les trouver et les a mis hors d'usage. Cela signifie bloquer non seulement le transvasement final, mais aussi la récolte initiale. Encore plus d'ordures dans les rues, encore plus d'air fétide, encore plus de désespoir et de rage. Littéralement, de l'huile sur le feu. Ne pas résoudre la situation, *mais la faire précipiter*. Évidemment, les médias ont attribué la responsabilité de cet acte à la criminalité organisée, et il se pourrait même que cela soit vrai. Et alors ? Cela nous semble une charmante suggestion à propos des nombreuses manières suivant lesquelles il est possible d'intervenir dans de tels contextes. Il va de soi que – au-delà de la possibilité matérielle d'être présents ou de pouvoir contribuer à distance, d'aimer la compagnie ou de préférer la solitude – les formes de lutte peuvent s'entremêler, s'alimenter les unes les autres et non pas s'exclure, dans le geste comme dans la parole. Mais en laissant la substance inchangée : *nous nous battons contre ce monde parce que nous détestons l'autorité, et non pas parce que nous sommes déçus par la démocratie*.

Les bouleversements telluriques dont on ressent les premières secousses pourraient éliminer de nombreux obstacles qui limitent les mouvements. Cependant, puisqu'il est facile de prévoir que les effets de leur démolition seront limités, c'est aussi à nous qu'il revient de les élargir. Quand les rues de la ville commencent à être mouvementées, les limiers perdent aussi bien la vue que l'odorat. Quand les rues de la ville restent vides, c'est le moment de battre la campagne. Les quartiers généraux du pouvoir sont inatteignables, mais les arrières sont si vastes et diver-

sifiés qu'ils sont incontrôlables. C'est une banalité répétée tellement de fois que l'on finit par l'oublier. Tout comme nous avons oublié d'abandonner tous les modèles pour étudier nos possibilités. C'est une étude indispensable, si nous ne voulons pas nous retrouver à l'improviste avec une heure de liberté à disposition sans savoir quoi en faire. « Dire ce à quoi l'ennemi ne s'attend pas et être là où il ne nous attend pas. Là est la nouvelle poésie ». Le reste est de la vieille propagande.

« La vie ne vaut pas la peine d'être vécue, mais je vaut la peine de vivre »

Comme d'habitude, on écrit pour prendre rendez-vous. Mais avec qui ? N'occupant aucune position respectable dans le scénario désolé que l'on a l'impudence d'appeler « mouvement », nous avons tous les atouts nécessaires pour ne pas être écoutés et encore moins compris. Ce texte est donc un message dans la bouteille typique lancée dans l'océan. Submergée par les lames, au milieu de déchets de toute sorte, ce sera presque un miracle si elle est remarquée. Bien peu liront ce message. Moins nombreux encore seront ceux qui le partageront. À ces derniers, *et seulement à eux*, nous dédions une anecdote. La dernière, pour finir.

Un jour, un vieil anarchiste espagnol se rendit en visite aux États-Unis, le bastion du capitalisme, où il tint une conférence dans une université. Face à un public de jeunes qui s'apprétaient à devenir des managers et des travailleurs, il raconta ce qui s'était déroulé en 1936 – les barricades et la lutte contre le fascisme, les collectivités et les expérimentations d'une vie différente, les poings fermés par la haine et les baisers remplis d'amour, toute la joie et les douleurs d'une révolution contre l'État. Puis le débat commença, un étudiant se leva et lui demanda : « Tout ce que vous venez de nous raconter m'a beau-

coup touché, cela a été vraiment beau et émouvant. Mais ne croyez-vous pas qu'aujourd'hui, à un demi-siècle de distance, après les transformations qui ont eu lieu, l'anarchie n'est qu'un souvenir de jeunesse personnel, impossible à réaliser et donc inutile ? » Le vieil anarchiste resta silencieux à réfléchir. Et puis il dit : « Oui, je comprends ce que tu veux dire. Je le comprends parfaitement. Mais maintenant j'ai une question à te poser à mon tour : existe-t-il peut-être quelque chose de mieux pour lequel vivre ? »

Compagnons, qui l'êtes parce que vous mangez le même pain que nous et dépréciez la grande confiture contemporaine, un monde entier avec son poids matériel est sur le point de nous balayer. Tout cela laisse entendre que nos jours sont comptés. Et dans ce moment, quand toute chose a perdu sa signification et qu'il semble alors qu'il n'y a plus rien à dire, c'est précisément à ce moment que dans cette boue appelée réalité on nous demande de renoncer à nos rêves, de reprendre nos esprits, de prendre parti. Parce que ce que nous avons vécu, de l'assaut du ciel pendant les jours de bataille au crachat sur l'offre pendant les jours de paix, n'est rien d'autre qu'un souvenir juvénile, impossible à réaliser et donc inutile. Et nous comprenons ce que l'on veut nous dire. Nous le comprenons parfaitement.

Mais maintenant, nous avons une question à poser à notre tour...

*« Face aux châtrés
qui s'en horrifient,
aux pharisiens qui l'abjurent,
aux bien gras qui pestent contre elle,
aux tartuffes qui s'en offusquent,
aux peureux qui la trahissent,
aux scélérats qui la persécutent,
aujourd'hui comme toujours : Vive l'anarchie ? »*



D O C U M E N T S

Quatorze points sur l'insurrection

publié dans *À corps perdu*, revue anarchiste internationale, n° 3, septembre 2010

Le sujet que j'ai choisi de traiter est épineux. À chaque relecture du texte, je m'aperçois des manques, des imprécisions, de l'incompréhension possible qui peut toucher le lecteur.

Insurrection, méthode révolutionnaire, praxis, éthique... À chaque passage, face aux critiques de tout type que des compagnons patients ont opposé à ce petit texte, je me rends compte que je peux difficilement parvenir à une synthèse, et encore moins à une conclusion. Il y a eu en tous temps et en tous lieu de généreux compagnons et combattants qui ont passé une partie de leur vie à l'élaboration, l'expérimentation, la discussion de ce que je veux mettre en cause. Ce que je dirai sera donc inévitablement partiel, limité dans l'espace, et encore plus par mes capacités et connaissances. Je n'entends pas ici échapper à la critique, ce sont mes exigences qui sont en jeu.

De l'idéologie

Soyons honnêtes : sortir de l'idéologie est une entreprise compliquée. On la critique, on la désigne comme mère de tous les maux ou comme œuvre contre-révolutionnaire, mais en fin de compte on glisse souvent dans ses filets. Une phrase mal dite, une affirmation qui se voudrait « de principe », une polémique (théorique ou pratique, peu importe) un peu trop « sur la défensive », et on se retrouve comme un âne en train de réciter son chapelet en égrenant les *ismes*.

L'action et la pensée idéologique ne sous-tendent pas a priori une volonté politique, mais ils la renforcent de manière plus ou moins apparente, de manière plus ou moins consciente. En somme, il ne s'agit pas de bonne ou de mauvaise foi, mais plutôt de mauvaises habitudes, de manque d'attention, d'un fort besoin d'appartenance qui signifierait – dans la « communauté idéologique et politique » –, une plus grande acuité dans l'action.

Ces quelques points sonneront peut-être comme une évidence, mais ils

prennent toute son importance lorsqu'il s'agit de regarder, évaluer et apprendre quelque chose des théories et des praxis révolutionnaires. Surtout, ils deviennent fondamentaux lorsqu'il s'agit de séparer ce qu'ont pu être les pratiques, la projectualité et les instruments dont se sont dotés les révolutionnaires qui ont affronté la domination (dans son ensemble comme dans ses évolutions), et les constructions idéologiques et politiques qui peuvent en dériver. Qu'entendons-nous par là ? Tout simplement qu'il y a une différence primordiale entre, d'un côté, la construction et l'expérimentation, et de l'autre l'affirmation idéologique et dogmatique. La méthode, comme la théorie, devraient tirer leur substance de la pratique et de la réalité, elles devraient évoluer et se transformer à partir de nos exigences, et être affinées en tant qu'armes afin de devenir les plus incisives possibles. Les idéologies (et nous entendons là les théories et la méthode idéologiques) tendent à être statiques, à se séparer de la réalité sociale, pour créer une praxis politique. Faisons quelques exemples. Les compagnons peuvent évaluer et choisir à partir du contexte dans lequel ils vivent, et à partir des analyses qu'ils tirent de la réalité, d'utiliser différentes méthodes et instruments : on peut évaluer qu'il faut employer des armes, tout comme on peut trouver opportun de participer à l'assemblée d'une usine. Tout dépend de l'évaluation que fait chacun de son contexte, et fait partie d'une croissance théorique et pratique, c'est-à-dire de l'expérimentation révolutionnaire. Choisir d'utiliser une arme est quelque chose de bien différent que le *luttarmatisme*, tout comme participer à une assemblée ou à une occupation d'usine se distingue du fait de devenir syndicaliste. Dans un cas, c'est l'exigence née du contexte social qui fait bouger les mains et les cerveaux, dans le second – *luttarmatisme et syndicalisme* – c'est l'idéologie qui transforme les possibilités en une ligne, la seule possible, une ligne à suivre pour renforcer le *versant politique* de la lutte.

Du dénommé insurrectionnalisme (moderne)

Pour arriver aux situations plus récentes et directement liées aux anarchistes, il nous faut poser quelques considérations sur cet *insurrectionnalisme* si décrié, acclamé, moqué, exalté, sous-entendu, manipulé.

En étant un peu méchants et provocateurs, on pourrait avancer l'idée qu'aujourd'hui les théories et les méthodes révolutionnaires courraient le risque d'être transformées en idéologies, tandis qu'aujourd'hui, en voyant le triste sort de « l'insurrectionnalisme », il semblerait que ce soient plus les journalistes qui construisent les idéologies, et que les révolutionnaires les gobent toutes faites. Pourquoi dis-je cela ? Parce que désormais, ce qui n'était comme nous le verrons qu'une simple méthode, une possibilité d'intervention, est devenu

synonyme d'un courant politique qui conforte certains clichés médiatiques : l'insurrectionnaliste s'habille en noir, il porte une cagoule, il fout le bordel, il casse des vitrines, il pose des bombes. Point barre. Les journalistes sont un peu mauvais et un tantinet crétins. Dommage qu'il semble que trop de compagnons se retrouvent dans ce cliché depuis un certain temps... et c'est bien cela le plus préoccupant. Ceux qui — comme dirait *quelqu'un* — ont perdu leur temps à faire « les écrivaillons du mouvement », ont eu le malheur d'être catalogués pour de nombreuses années comme insurrectionnalistes. Malheur, dis-je, non pas parce que l'insurrection ne me sied pas, au contraire. C'est l'iste qui ne me va pas. Et il me déplait encore plus quand ce sont les flics, les juges et les journalistes qui disent ce que mes idées, mes praxis et ma projectualité devraient contenir. Et si l'on ajoute à cela que, dans le panorama anarchiste international, règne en maître la confusion autour de l'insurrection, voilà une des raisons de cet article.

Entendons-nous bien, je me contrefous de ce que les médias peuvent dire des anarchistes, ce qui me rend perplexe c'est lorsque des anarchistes y croient ou, pire, qu'ils s'y reconnaissent. En deux mots, lorsque les journalistes disent que les insurrectionnalistes ont brisé une vitrine ou posé une bombe, la conséquence ne pourrait qu'être « je brise une vitrine ou je mets une bombe, donc je suis insurrectionnaliste », et pire encore, « *je suis* insurrectionnaliste, *donc je dois* briser des vitrines ou poser des bombes ».

De la méthode

Pour retourner à notre fil, l'insurrectionnalisme (ou comme on disait il y a un siècle, l'*insurrectionisme*) n'est pas un « courant », l'énième fraction ou scission d'un mouvement politique : c'est tout simplement une méthode. Une méthode possible parmi d'autres, en tension constante et en évolution. Même si cela semblera banal, j'ajouterais que ce n'est même pas la méthode exclusive des anarchistes. Garibaldi, Mazzini, Pisacane, Collins dans sa jeunesse, jusqu'à arriver à certains groupes maoïstes orientaux plus modernes, pour ne citer que quelques exemples, étaient « insurrectionnalistes ». C'est donc une méthode, et pas une *politique*.

L'idée de base en est plutôt banale : quelles pratiques mener à bien pour parvenir à ses fins ? Et par fins, on peut entendre la révolution sociale, la Révolution, la libération nationale, la prise du pouvoir. Dans ce cas, comme on le disait, l'insurrection ne contient pas en soi une idéologie, mais est un instrument parmi tant d'autres. Dans ce qui était la vision de l'époque du Risorgimento italien, l'*insurrectioniste* espérait une prise de conscience des masses et l'extension du conflit à travers une série d'émeutes insurrectionnelles. Prendre une

caserne, une mairie, un village, n'était bien évidemment pas l'objectif en soi, pas plus qu'ils ne pensaient « tenir », même vaguement, la position. Une telle action avait pour but d'*impliquer*, d'élargir la conscience, d'être un *commencement*.

L'insurrection, pour mieux le dire, n'était pas un jeu à deux, entre deux courants politiques, mais le rapport d'un mouvement populaire (pour le moment encore minoritaire) qui tente de s'élargir au reste du tissu social en s'insurgeant (s'élargir en termes de conscience et d'actions), dans l'espoir de le contaminer. C'était, au moins dans l'intention, l'anti-chambre de l'émeute sociale consciente, et l'embryon de la révolution. Ce qui caractérisait en tout cas inévitablement l'insurrection, c'était son aspect social « de masse ». Ce qui a marqué cette méthode dans l'histoire a été sa tentative d'élargissement, d'être à travers l'organisation même de l'acte insurrectionnel, une *propagande*.

Des anarchistes et de l'insurrection

En ce qui concerne l' « insurrectionnalisme anarchiste », au moins dans la manière dont il a été discuté et théorisé de façon particulière en Italie, l'acte insurrectionnel devrait tendre à attaquer de manière collective *une structure* du pouvoir. La structure choisie était bien entendu un objectif partiel, qui ne peut représenter l'ensemble des rapports de domination ni — une fois attaquée — comporter par sa destruction ou par les dégâts occasionnés une modification des rapports sociaux. C'est dans l'attaque elle-même, dans l'exemple et dans les contenus auto-organisatifs et autogérés, dans ce que la structure représente et dans le modèle organisationnel de « l'émeute insurrectionnelle » que résidait le potentiel. Et ce potentiel, une fois encore, était lié à l'implication des « autres », à la transmission du pourquoi de l'attaque et à la perspective future qu'il y a derrière, à la modification de la conscience d'un « groupe social » donné. L'espoir de la tentative insurrectionnelle n'est alors pas dans la destruction supplémentaire d'une structure singulière du pouvoir, mais dans la possibilité que la méthode soit reproduite et s'élargisse, afin que les insurrections se généralisent. La possibilité révolutionnaire se trouve alors dans cette généralisation progressive, et la méthode contient déjà les rêves futurs.

De la confusion

Participer à une émeute, à la révolte d'un quartier, aux affrontements lors d'une manifestation ne veut pas dire utiliser une méthode insurrectionnelle. Pas plus qu'attaquer une structure seuls, la nuit, ou un objectif aussi odieux qu'il soit, ne signifient a priori emprunter une méthodologie insurrection-

niste. Participer à une manifestation ou attaquer en solitaire ne représente rien du tout *en soi*, dans l'optique précitée. L'idée de l'insurrection n'est pas l'activisme, et encore moins l'avant-gardisme ou l'action individuelle, mais plutôt une projectualité précise portée avec méthode, en progression et en relation avec les tensions sociales existantes, vers un objectif prédéterminé. Dans cette perspective, et dans la construction du « moment insurrectionnel », différentes pratiques de lutte peuvent être utilisées (de l'attaque individuelle à la manifestation, de la grève au sabotage), mais ces dernières doivent toujours être *en lien* avec et tendre vers l'objectif, elles doivent en deux mots avoir une compréhension sociale immédiate (des hypothétiques complices), elles doivent être adaptées à la « température » de l'affrontement (éitant aussi bien les *fuites en avant* que celles en arrière), elles doivent être généralisables et utilisables par tous. En somme, les pratiques et l'agitation deviennent des moments de propagande, des actions qui servent à préparer le moment de l'attaque collective.

Ce qu'on veut obtenir est l'insurrection contre la structure de domination choisie d'avance, et pas simplement la destruction de l'objectif. Pour dire mieux, la seule volonté de destruction n'est pas suffisante pour évoquer des méthodes insurrectionnelles. Il peut être souvent plus simple, plus sûr et plus efficace d'attaquer à quelques-uns, plutôt que de participer à l'organisation d'une attaque collective, mais cela resterait stérile au plan de l'*« hypothèse insurrectionnelle »*.

Le choix de l'objectif est d'une importance fondamentale : il ne peut pas uniquement être choisi en se basant sur l'analyse de la responsabilité de la structure, et encore moins sur la base de l'*« antipathie »* qu'éprouvent les compagnons selon leur sensibilité personnelle. La *« future victime de l'insurrection »* devrait être choisie sur la base de l'évaluation de la faisabilité du projet, c'est-à-dire du fait que la responsabilité de la structure soit immédiatement compréhensible, et devrait déjà avoir contre elle (ou le faire potentiellement dans l'immédiat) une certaine hostilité sociale diffuse. Les nombreuses campagnes contre la prison, la guerre, les expulsions, etc., sont certainement des campagnes méritoires, ce sont des thèmes d'une importance fondamentale, mais elles ne peuvent pas présupposer en soi l'utilisation d'une méthode insurrectionnelle. C'est pour cela que les soi-disant campagnes insurrectionnistes dont on parle tant, et qui sont lancées en permanence, ne le sont en réalité pas.

Du besoin d'appartenance et du sens des mots

Mettons nous au clair pour éviter des polémiques superflues : mon intention n'est pas ici de dénigrer ces campagnes — dont je pense, au moins dans

beaucoup de cas, qu'elles sont extrêmement importantes —, mais plutôt de proposer une contribution interne sur les possibilités insurrectionnelles d'aujourd'hui.

Pour s'en tenir aux exemples déjà cités, il est possible de tenter de mettre sur pied — d'un point de vue insurrectionnel — un projet qui aille attaquer une prison, un centre de rétention, une base militaire ou une caserne en particulier. Mais toujours de manière singulière, contre *une structure* (qui devient l'incarnation d'un mécanisme plus général), et à partir de l'analyse du tissu social qui *habite* autour de cette structure, et qui devrait — au moins en théorie — devenir le protagoniste de l'action.

Suivant cette logique, on s'aperçoit donc combien les nombreux textes qui envahissent le mouvement anarchiste et qui se disent insurrectionnalistes sont en réalité dans la plupart des cas bien loin de la méthode insurrectionnelle. En l'espèce, par exemple en Grèce, au Chili et désormais également en Italie, bien que de manière différente, on voit souvent se répandre (d'une manière plus ou moins large, mais qui reste de toute façon médiatisée) une *idéologie insurrectionnaliste* sous une forme complètement détachée de la *méthode insurrectionnelle*. La prétendue « guérilla urbaine », ou les groupes clandestins d'inspiration *luttarmatiste* plus ou moins pesante qui se multiplient, utilisent tous deux une méthode qui, au-delà des jugements que chacun peut en faire et qui viendront par la suite, est à des milliers de kilomètres de la construction et de la détermination d'une *insurrection*.

Ce qu'on ne comprend pas, c'est le besoin qu'a alors une partie du mouvement anarchiste d'utiliser un terme (qui plus est de manière erronée) *pour s'identifier* politiquement. Le présupposé de l'insurrection, justement en tant que phénomène de masse et social, ne devrait pas tendre à une identité politique et idéologique. Il devrait appartenir idéalement à tous les protagonistes de l'*acte*, et non pas à une seule de ses composantes, même si elle est anarchiste. Le choix des nouveaux *groupes luttarmatistes* va dans un sens radicalement opposé. Ils n'utilisent pas la *méthode insurrectioniste*, mais en épousent en revanche l'*idéologie*. Ils se posent de manière séparée contre l'ennemi de classe commun, et bien qu'ils nient le principe avant-gardiste, ils en deviennent pourtant les protagonistes. À travers l'utilisation idéologique du terme *insurrectionnaliste*, une partie des anarchistes crée, au moins virtuellement, une « communauté politique », un agent du conflit, mais détaché socialement du conflit lui-même. Ce que le principe méthodologique insurrectionnel voulait limiter, c'est-à-dire le risque de l'action séparée *exclusive*, se retrouve à présent dans le choix de son contraire.

De la violence

Ce qui fascine probablement dans les différentes théories insurrectionnistes du siècle passé, c'est la *violence*. Utilisant des théories mal digérées, on légitime en quelque sorte la rage et le rebellisme envahissant en leur fournissant une sorte de communauté, qui plus est virtuelle. Quant à la projectualité, elle reste borgne, incapable de s'adapter aux temps et aux modifications sociales, parce qu'elle est étouffée par une fascination (idéologique) de la violence tout court. Si les anarchistes sont au maximum également enragerés et rebelles, être enrager et rebelle ne signifie pas forcément être anarchiste.

En jetant à nouveau un coup d'œil aux montagnes de textes proposées récemment dans ce qui est défini comme la « mouvance insurrectionnaliste », on ne peut pas ne pas remarquer — dans le langage comme dans les images — un fétichisme fastidieux pour les armes, le feu, et la violence en général. Et cela, la plupart du temps, dans des contextes — au moins écrits — essentiellement privés de toute projectualité et perspective qui aillent au-delà de ce fétichisme même, de l'auto-célébration et d'une affirmation rebellistique plus ou moins bien cuisinée, L'insurrection est sans conteste un acte violent. Mais la violence insurrectionnelle est une violence *partagée*. Elle s'affirme en enlevant à l'État son monopole de la violence légitime, pour faire qu'elle soit utilisée consciemment par la « masse insurgée ». En déterminant les conditions de l'action insurrectionnelle, les compagnons utiliseront peut-être en premier la violence, mais ils le feront dans l'optique de « livrer une méthode » immédiatement reproductible.

Ce qu'il faudrait à mon avis éviter, c'est une reformulation du dualisme État/Groupe armé clandestin, parce que cela ne permet pas de répartir l'usage de la violence, mais construit simplement une monopolisation de plus qui s'ajoute — même en s'y opposant — à celle de l'État. En bref, la violence peut constituer une nécessité tragique, son utilisation fait partie de l'action et de la préparation insurrectionnelle, mais elle devrait tendre à être exercée par tout le monde : « obliger » les potentiels complices à n'être que des spectateurs passifs entre deux violences spécifiques, organisées et compartimentées, est déjà en soi la défaite de la possibilité insurrectionnelle.

De la diversité

Le débat sur ce sujet est vieux et difficile. Il ne sera pas épuisé avec ces lignes, qui n'ont d'ailleurs pas la prétention d'être exhaustives, vu qu'écrire de nouveaux catéchismes ne m'intéresse absolument pas. Je voudrais juste souligner mon refus de faire l'apologie d'une méthode, supposément meilleure ou supé-

rieure, au détriment des autres. Il est donc important de faire des distinguos dans tout le marasme qui s'est développé autour l'insurrectionnalisme, afin de s'orienter dans la théorie, mais aussi dans la pratique révolutionnaire.

Si l'on part de contextes spécifiques et mon pas d'idéologies, différentes méthodes peuvent être utilisées. La méthode insurrectionnelle anarchiste que nous avons évoquée n'est ni souhaitable ni applicable partout et toujours. Dans un contexte politique et/ou social donné, dans une certaine période historique ou dans un certain pays, une telle méthode peut s'avérer impossible à employer. Si on prend par exemple un endroit imaginaire où il n'y aurait quasi pas de tensions sociales, ou bien sous des régimes fortement autoritaires, la propagande, la coordination, la communication et l'action initiale d'une masse minoritaire peuvent être extrêmement difficiles, sinon impossibles. Il va donc sans dire que ce que de nombreux compagnons ont théorisé et tenté d'appliquer ces dernières décennies doit à présent, vu les modifications sociales, économique et culturelles rapides qui se sont produites, être révisé, mis à jour, modifié et peut-être même laissé de côté.

Qualité et quantité

Arrivés à ce point du raisonnement, quelques précisions s'imposent à propos des théories anarchistes et libertaires qui ont été développées ces dernières années autour de la problématique de l'insurrection. Ce dont nous parlons actuellement, au niveau international, est un insurrectionnalisme qui tire ses racines de quelques expériences et réflexions généralement issues du territoire italien. Il est clair que ces positions et ces expérimentations ne sont pas les seules à avoir été développées, mais il me semble que ce sont celles qui ont pris pied et ont été mises à jour vers le pire. Le manque de débats et de discussions (fortement entravés par la répression) sur des sujets comme l'action violente, la fausse opposition entre action de masse et avant-gardisme, la critique de la logique quantitative qui s'est petit à petit transformée en une négation à priori de l'*élargissement*, font partie des raisons qui ont créé la situation de confusion actuelle. Le choix de quelques groupes et individus anarchistes de préférer l'action spectaculaire, c'est-à-dire de frapper l'ennemi de manière détachée de la compréhension du conflit social tout en prenant comme interlocuteurs privilégiés l'État et les médias, a désormais mené l'affrontement sur des rails bien peu intéressants. L'action éclatante, notamment en ce qui concerne l'Italie ou l'Espagne, ne l'était pas grâce à son acuité ou à sa portée destructrice, mais plutôt par rapport à l'écho médiatique (voulu et imposé par ses protagonistes) qui l'accompagnait. Agir pour faire parler de soi, en une tentative boiteuse de faire peur à l'ennemi, est la négation de la dialectique du conflit social. Dans

cette optique, agir dans un quotidien pétri de critiques, de subversions des rapports sociaux, de sabotages et d'actions anonymes (et en tant que telles, hypothétiquement et symboliquement appartenant à tous) à petit à petit disparu au second plan. Ce qui pouvait effrayer le pouvoir, à travers l'expression destructrice de tensions de classes liées à un tissu social hostile, a donc été émoussé par une revendication idéologique qui réduit la conflictualité à l'affrontement entre l'État et un courant marginal.

La juste négation du quantitatif, vu comme expression d'un choix politique qui abandonnait au nom du nombre la libre expression des idées, des contenus et des perspectives, s'est transformée en un choix tout autant politique : le nombre ne compterait pas, seule parlerait l'action minoritaire et violente. Mais cela n'a pourtant à mon avis rien à voir avec l'antithèse du quantitatif, le *qualitatif*. Ce n'est certainement pas dans la négation a priori de la nécessité du nombre que s'affirment les vertus des propositions révolutionnaires, mais plutôt dans la diffusion des idées, des perspectives et des pratiques au sein des potentiels complices de classe. La qualité se trouve dans le fait de n'être pas prêts à vendre ses propres idées pour atteindre et impliquer les « masses », mais aussi dans l'affirmation de ses idées et de ses pratiques en impliquant le reste du tissu social sur nos propres contenus (dans un rapport dynamique avec les autres contenus). Pour ma part, la praxis révolutionnaire ne devrait pas avoir comme priorité d'effrayer le pouvoir, mais plutôt avoir l'exigence de donner du courage aux enragés afin qu'ils se révoltent avec nous. Elle devrait élargir le banc des complices en vue d'attaques toujours plus étendues, partagées et mortnelles.

Sur l'innocence et l'éthique

Allons maintenant droit au but. L'envoi de colis piégés (qui en plus ont blessé à plusieurs reprises des personnes non concernées), les menaces générales à l'emporte pièce, les expressions de nihilisme et les auto-définitions de « terroristes » n'ont rien à voir avec les projets insurrectionnels. Il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que derrière ce néo-rebellisme, il ne reste quasi rien d'autre qu'une l'affirmation idéologique et politique. Pendant longtemps, de nombreuses années dans certains contextes, ces actes et ces idéologies n'ont pas été suffisamment critiqués. Et ce, comme on le verra plus loin, non pas parce que les arguments manquaient, mais plutôt pour — comme on disait alors — « ne pas refermer le cercle de la répression ». Le manque de critiques et leur insuffisance ont pourtant conduit dans plusieurs pays à la recrudescence d'une méthode et d'une manière de penser pour le moins discutable. S'il est bien vrai que cela ne fait plaisir à personne d'entre nous de devoir prendre

ses distances, il est aussi vrai que de nombreux révolutionnaires, et moi le premier, trouvent grave d'un point de vue éthique comme d'un point de vue projectuel, d'être accolés à certaines pratiques sans pouvoir dire ce qu'on en pense. Déléguer à quelqu'un la remise d'un colis piégé à son insu, avec le risque qu'il lui explose entre les mains, est un acte qui a bien peu à voir avec le principe anarchiste de non-délégation et de responsabilité individuelle. Défendre et persévérer dans l'erreur, après que des personnes non choisies aient été blessées à plusieurs reprises, signifie être aveuglé par l'idéologie de l'affrontement ; poser une bombe dans un lieu de passage, avec ou sans préavis à la police, est une action qui porte en soi (ou qui de toute façon sera comprise ainsi) une visée terrorisante : « aujourd'hui nous vous avertissons », ou « aujourd'hui nous agissons de nuit, demain qui sait... ». Il faut reconnaître que ce ne sont pas des nouveautés, et il serait faux d'affirmer que le mouvement révolutionnaire ne se soit jamais trouvé face à de tels problèmes. L'histoire est certes remplie d'horreurs, la plupart accomplies par et pour le pouvoir, mais d'autres, malheureusement, se produisent aussi lors d'attaques accomplies contre lui. Pourtant, aucune fin, aussi noble soit-elle, ne peut justifier « les moyens ». Alors, tout en regardant l'histoire en face et en « assumant » le patrimoine révolutionnaire, je préfère me rappeler que des anarchistes ont préféré sacrifier leur vie plutôt que de toucher quelqu'un qui n'avait rien à voir, et que certains agissaient avec « amour » contre les oppresseurs. Me rappeler également que l'odieux mépris contre « le peuple » était l'apanage de l'ennemi : la bourgeoisie et l'aristocratie.

Des individus et des labels

Je sais qu'il est désagréable, et certains diront déplacé, de remuer ces critiques en un moment où la répression se fait sentir. Mais, par ailleurs, quand est-ce que la répression ne se fait pas sentir ? En voyant comment les choses évoluent, je ne crois pas qu'il y aura jamais un moment « neutre » pour s'arrêter et discuter ou pour faire tourner la critique. Pourtant, c'est justement la critique qui alimente le débat et permet, excusez la banalité de la répétition, le perfectionnement, l'affinement et l'efficacité des théories et des praxis révolutionnaires. Parce que rien n'est immuable, parce que la perspective révolutionnaire est dynamique, à moins qu'on ne veuille l'ingurgiter comme une religion. Sur les thèmes évoqués dans la partie précédente, il y a eu des réactions très différentes en fonction des pays. Par exemple, si les débats sur l'utilisation de certaines méthodes d'attaque ont été plus ou moins diffus au sein du mouvement anarchiste espagnol, ils ont été quasi absents du mouvement anarchiste italien. La raison de ce silence n'est certainement pas un manque d'arguments

ou la non volonté de polémiquer, mais est plutôt due à des facteurs exclusivement répressifs. La question était, et est, d'éviter d'isoler une partie du mouvement anarchiste à travers le déclenchement d'un débat critique qui peut certes d'un côté amener à un dépassement méthodologique et théorique, mais qui d'un autre comporterait inévitablement le risque d'une spirale critique — contre un certain type d'action — qui *serait comprise* par la répression comme une « prise de distance ». Bien sûr, pour être clair jusqu'au fond, le problème n'est pas de prendre des distances avec ce qu'on ne partage pas, mais celui de risquer que les pressions policières se déchaînent sur ceux qui choisissent de ne pas les prendre — pour des raisons de diverse nature. À bien y regarder, entre la manière espagnole et italienne par exemple, il est difficile de dire qui a eu raison, ou laquelle des deux positions — dans un cercle d'où il est difficile de sortir « propre » — comporte le moins de limites.

Reste que le temps passant, ces problématiques s'aménagent petit à petit. Si l'action contradictoirement « insurrectionnaliste » contenait auparavant un fond ambigu, le choix de certains groupes s'est affirmé au fur et à mesure sur des positions toujours plus ouvertement politiques et avant-gardistes. Un cas exemplaire est celui italien de la FAI (Informelle), qui de simples revendications en est arrivé à de confuses propositions/résolutions politiques. À présent, face à une proposition politique, une réponse critique conséquente devient nécessaire : la prétendue exigence de silence serait un pur chantage moral, sans compter que cela créerait — à l'aide d'un consentement tacite fictif — une hégémonie de ces positions. Il existe certainement des précautions à prendre dans les débats, mais il existe aussi, comme il a toujours existé, des « responsabilités politiques » et éthiques.

« Évidemment », personne ne peut donner ou priver quelqu'un d'autre du « label d'anarchiste », et chacun agit du mieux qu'il pense. Oui, mais permettez-moi d'ajouter que malgré le fait que la langue soit forgée par le pouvoir, il y a au moins certains concepts et principes qui sont contenus dans les mots. Pour moi, l'anarchisme ne peut pas faire disparaître l'individu, l'individualité et, par conséquent, la responsabilité individuelle. Tout comme il ne peut pas nier l'accomplissement de l'action en tant qu'individu, et accepter la délégation. Il me semble qu'on s'éloigne toujours plus de ces concepts. Alors, tout comme l'insurrection a besoin de l'intervention de nombreuses personnes et pas uniquement des groupes anarchistes, *le fait d'être anarchiste*, malgré toutes ses contradictions, signifie que chacun doit accorder de l'importance aussi bien à sa propre individualité qu'à celles des autres (avec la responsabilité personnelle relative qui en découle), dans le positif comme dans le négatif.

De la capacité de renouvellement

Je pense que si les méthodes et les projets ont besoin, avec la modification des conditions sociales, économiques et politiques, d'être transformées et de s'adapter à la nouvelle situation, les principes anarchistes restent eux toujours valables. Ce que nous devrions faire, ce n'est donc pas laisser tomber les principes, mais plutôt être capables d'actualiser les méthodes. Continuer à piocher dans le chapeau de théories dépassées par les événements ne nous mènera pas loin. Pire, en proposant à nouveau les méthodologies passées, on risque de ne pas voir la dynamique de la réalité.

Lorsqu'on regarde autour de soi, il semble que la longue saison du reflux, celle d'une paix sociale qui avait enserré une partie de l'occident, soit définitivement terminée. La tension sociale enflamme les rues de diverses manières, et le « fossé » qui sépare les riches des pauvres se creuse de mois en mois. Dans ce contexte, les possibilités de subversion reviennent au goût du jour.

Ce que nous devons comprendre, c'est que la nouvelle saison qui s'ouvre devant nous n'est pas, et ne peut plus être, la reformulation du passé de la guerre entre deux classes. Au moins en Occident. Trop de choses ont changé, les mécanismes et les dynamiques sociales sont aujourd'hui profondément différentes de celles du 19e siècle. Et tout comme la réalité est différente, l'intervention révolutionnaire doit le devenir à son tour.

L'imaginaire *foquiste* [de la théorie des foyers] de la guérilla ne peut plus se développer, parce qu'il n'y a plus de tissu social complice disposé à l'accueillir; l'*avant-garde* n'est devant rien, parce qu'il n'y a (et il n'y a probablement jamais eu) aucun sujet politique (comme la classe ouvrière) qui a une tâche historique à accomplir, pas plus que des « masses conscientes » prêtes à suivre l'objectif commun. L'addition agitation-insurrection-révolution ne va plus de soi, parce que l'aliénation diffuse permettra difficilement à ce chemin de s'ouvrir, et que de toute façon les hypothèses révolutionnaires ont disparu du panorama international.

Le chemin à trouver est nécessairement autre, il est encore à tracer.

De la paix et de la guerre

En partant du contexte européen de « paix sociale » des dernières décennies, on peut comprendre qu'il était logique que l'agitation vise à intervenir contre les quelques objectifs sensibles restants. La logique « insurrectionnaliste anarchiste » portait alors son attention sur les projets de la domination dont la nuisance (base militaire, centrale nucléaire, etc.) animait - au moins les esprits de ceux qui en subiraient directement les conséquences. Aujourd'hui, ce rai-

sonnement pourrait encore être valide, ne serait-ce que parce que les projets de la domination s'étendent toujours plus, et sont toujours plus nuisibles. On pourrait ajouter à cela qu'en - de nombreuses occasions (circonscrites à certains pays), le mécontentement des populations se manifeste plus clairement que par le passé. Cela, si l'on raisonne « au niveau d'un territoire donné ». Mais si l'on déplace l'attention au niveau macro-social, on se rendra compte que le gros des manifestations de la conflictualité ne sont plus *contre* tel ou tel projet, mais *pour* la sauvegarde d'une condition d'existence qui inclut tous les aspects du quotidien. Si des comités et des assemblées plus ou moins informelles qui se battent pour arrêter tel ou tel ouvrage se font sentir dans certains pays, comme par exemple en Italie ou en France, on pourrait donc souhaiter à présent que l'intervention anarchiste vise plutôt à déplacer l'axe d'une protestation « conservatrice » et souvent « gauchiste » vers une intervention de type insurrectionnel. Mais aussi valable que pourrait être cette intervention, et en admettant qu'elle puisse marcher, on pourrait en revanche difficilement imaginer une *contamination* possible à un territoire plus large, et à d'autres fractions de la population.

Les formes du dissensus qui se diffusent aujourd'hui sont celles des émeutes, d'explosions de rage qui ne portent pas en elles la conscience de l'ancien *moment insurrectionnel*, mais affirment en négatif l'exaspération contre *l'ensemble* de l'existant.

L'émeute moderne est à la fois la critique et la confirmation des formes totalisantes de la domination. Elle en est la critique, parce qu'elle ne se contente pas d'un seul aspect, exprimant à l'inverse une rage et une exaspération généralisées qui ne sont pas liées à *une* condition, mais bien à *la* condition sociale ; elle en est aussi la confirmation, parce que dans son absence de perspective, dans son incapacité à entrevoir une alternative à ce monde, elle témoigne de l'aliénation et de la pénétration émotive et psychologique à laquelle est parvenue la société technologique et industrielle.

Dans cette situation, la rage pourra difficilement être récupérée de manière « classique », démocratique, tout simplement parce qu'il n'y a pas de revendications à médier, à diluer. Les explosions de rage ne laissent pas d'espace au dialogue rationnel, ne laissent pas de place aux demandes de *concertation* des puissants. Tout cela pourrait être vu de manière positive, mais il y a pourtant une contrepartie : la rage ne peut certes pas être étouffée, mais elle peut être alimentée et canalisée. Et c'est ce que le pouvoir est en train de faire dans certains pays. Il ne recherche plus la paix sociale mais, dans un monde où la paix n'est plus possible, la guerre : la tension dirigée et alimentée par le pouvoir, le conflit qui jette les pauvres contre les pauvres, le national contre l'étranger, le travailleur contre le chômeur, etc.

Je ne voudrais pas exagérer ou sembler pessimiste, mais il me semble que c'est le scénario futur auquel nous devrons faire face — si nous n'y sommes pas déjà — et dans lequel agir.

Du nouveau qui tarde à arriver

L'intervention insurrectionnelle telle que nous l'avons décrite précédemment, et l'hypothèse de l'insurrection qui en découle, ne peuvent désormais plus être vues comme l'antichambre d'une émeute consciente et comme la tentative d'élargissement d'une méthode « libertaire ». L'émeute moderne précède souvent l'expression visible du dissensus, et utilise des méthodes et des codes toujours différents, parfois incompréhensibles en apparence, justement parce qu'ils ne sont pas rationnels, parce qu'ils ne sont pas *politiques*.

Dans le « modèle » de l'insurrection anarchiste, la manière d'agir et de se comporter portait déjà en soi sa propre fin : à travers l'auto-organisation, le primat de l'éthique sur la stratégie, la fin qui ne peut jamais justifier tous les moyens, on pouvait entrevoir la possibilité révolutionnaire, la société future que chacun portait au cœur. Dans l'émeute, dans l'explosion de rage généralisée, il y a certainement une charge destructive, mais c'est dans son absence de perspective, de *rêve*, que le pouvoir a la marge de transformer la guerre sociale en guerre civile.

Penser combler cette lacune à court terme est utopique, tout comme trouver des issues de secours (des hypothèses révolutionnaires) au « chantage capitaliste et technologique » est une tâche ardue (vu les niveaux de pénétration auxquels on est parvenu). Je pense que la nécessité de la destruction de ce modèle social est évidente pour beaucoup, alors que le comment y parvenir, et si cela reste encore possible sans condamner l'humanité à l'extinction, est décidément plus nébuleux. On ne peut en effet pas penser *détruire* les centrales nucléaires. Autre exemple, il n'est pas évident que les millions de personnes (aliénées) qui vivent concentrées dans les métropoles, totalement et vitalement dépendantes de l'appareil technologique et logistique (eau, énergie, distribution alimentaire, soins médicaux) puissent en quelques mois ou même quelques années, vivre *différemment*.

Nous devons partir de ce que nous avons sous les yeux, et non pas de ce que nous voudrions, ou de comment c'était il y a plusieurs lustres comme nous l'avons lu dans les livres.

Le risque que les émeutes qui se diffusent toujours plus continuent à se heurter à leur propre manque de perspectives, est plus qu'un risque, c'est une certitude. Que celles-ci aillent alimenter — orientées par le pouvoir — la barbarie et la guerre civile est une possibilité tragiquement actuelle.

L'idée de *passage* de l'insurrection vers le moment révolutionnaire est donc toujours plus éloignée. Réfléchir en revanche sur ce qui se manifeste autour de nous (dans les banlieues, dans les explosions de rage, dans des émeutes toujours différentes et plus ou moins violentes, à travers la croissante « prolétarisation » ou « sous-prolétarisation » de l'ex-classe moyenne avec ses insubordinations relatives), signifie être capable de repenser une hypothèse révolutionnaire sans passage « classiquement insurrectionnel », sans la présence d'une subjectivité politique déterminée, sans la présence du sens de l'appartenance de classe.

Si on considère que les hypothèses insurrectionnelles se posaient dans un contexte historique précis *vers la révolution*, la question que je me pose à présent est : dans la situation historique présente, quelles hypothèses d'actions peut-on formuler à partir des formes de la conflictualité actuelle pour parvenir à un, objectif identique, la révolution sociale ?

Si on exclut la positivité de l'aspect immédiatement destructeur, les émeutes actuelles sont neutres, au sens où elles peuvent être (si on suit le fil de notre raisonnement) potentiellement aussi bien révolutionnaires que réactionnaires. Il est alors évident que nous nous trouvons face à ce qui est une nouveauté historique dans la théorie, un aspect de la question | sociale que « l'insurrectionnalisme » ne pouvait pas avoir pris en compte.

L'effort qu'il est nécessaire de faire est bien là : mettre en œuvre de nouvelles méthodologies pour recréer une intervention qui puisse à nouveau donner de l'espace à la concrétisation d'un processus révolutionnaire.

Sommaire

- 3 *Introduction*
- 8 Place au possibilisme
- 11 De dehors à dedans
- 22 De dedans à dehors
- 38 Devons-nous oublier le passé?
- 42 Un pas en arrière
- 49 Mais qui a dit qu'elle n'existe pas
- 80 *Documents*

Déjà paru

Individus ou citoyens

Pour le bouleversement du monde

La Peste religieuse, Johann Most

Lettres sur le syndicalisme, Bartolomeo Vanzetti

La tension anarchiste, Alfredo M. Bonanno

La vertu du supplice, Aldo Perego

Le système représentatif et l'idéal anarchiste, Max Sartin

Soyons ingouvernables, Démocratie blues, A bas la politique, et autres textes

Oui, le Reichstag brûle ! L'acte individuel de Marinus Van der Lubbe, Pénélope

Autogestion et destruction, Alfredo M. Bonanno

Le grand défi

Faire et défaire, composer et décomposer, Nando (alla) De Riva

Emile Henry. Polémiques, débats, discussions

Treize minutes. L'attentat de Georg Elser contre Hitler

La question de la liberté, Gigi Damiani

Montcharmont et autres extraits de « Jours d'Exil », Ernest Cœurderoy

Pour l'anarchie du mouvement anarchiste !, Renato Souvarine

La Commune de Paris devant les anarchistes, Les Groupes Anarchistes Bruxellois

Caraquemada. Sur les sentiers de la guérilla contre le régime franquiste

La bête inssaisissable, Alfredo M. Bonanno

Le chemin de l'anarchie, Erich Mühsam

L'anarchisme entre théorie et pratique, Alfredo M. Bonanno

Je est un autre, Jade

À propos d'une grève et autres textes, Luigi Galleani

A pleins poumons. Emile Cottin, l'anarchiste qui tenta d'assassiner le président Clémenceau

Pour ne surtout pas en parler

Makhno et la question de l'organisation, Alfredo M. Bonanno

Vers le rien créateur, Renzo Novatore

Le prestige de la terreur, Vers une conscience sacrilège et autres textes, Georges Henein

Le prolétariat limitant - L'enfant, la coquille et la mer, Franco Lombardi

La destruction de l'Etat

Entre la vie et la mort. Pensées et pyrexies au crépuscule du monde humain



« Il y a des textes que l'on se passerait bien d'écrire. Mais la misère de l'époque est telle que nous ne pouvons pas rester muets, surtout quand des deux côtés de la barricade sociale on tente de nous convaincre de la banalité irréversible de toute révolte.

Du côté de l'État et de ses réformateurs, il s'agit d'une manière comme une autre pour nous pousser à l'obéissance : ne perdez pas votre temps avec les rêves, cela n'en vaut pas la peine, pensez au travail. Mais maintenant, face à un monde qui vacille enfin, ce sont ses propres contestataires qui soulignent cet aspect et qui invite tout le monde à se mettre au service des travailleurs qui supplient d'être exploités, des étudiants préoccupés de ne pas réussir à faire carrière, des immigrés qui ne demandent qu'à être régularisés... Si une situation sociale insoutenable hurle son urgence de révolte, si historiquement cette dernière a presque toujours trouvé des motifs futiles pour exploser, faut-il en conclure qu'il faut se dépêcher de mettre de côté les grandes idées et se contenter des petites banalités ?

Paradoxalement, l'État et un grand nombre de ses ennemis sont aujourd'hui d'accords sur un point : il faut renoncer aux désirs les plus fous pour veiller sur les besoins les plus immédiats.

Voilà ce qui nous pousse à écrire ces lignes.

Parce que nous redoutons que, à force de se camoufler au milieu des autres, on finisse par renoncer définitivement à soi-même.

Contre tout réalisme, pour reprendre ces sentiers de l'utopie aujourd'hui abandonnés et bafoués, il est plus que jamais indispensable de s'éloigner de l'ombre projetée par la société. Il faut savoir reprendre les distances.

Il faut oser aller contre son époque. »

